

JEANNE D'ARC, ³

OU

LE SIÈGE D'ORLÉANS,

FAIT HISTORIQUE,

EN TROIS ACTES,

MÊLÉ DE VAUDEVILLES,

PAR MM. DIEULAFOY ET GERSIN,

*Représenté pour la première fois à Paris, sur
le Théâtre du Vaudeville, le 24 Février, 1812.*

~~~~~  
PRIX : 1 fr. 50 cent.

~~~~~  
A PARIS,

CHEZ FAGES, Libraire, au Magasin de Pièces
de Théâtre, boulevard Saint-Martin, n.º 29,
vis-à-vis la rue de Lancry.

~~~~~  
1812.

**PERSONNAGES.****ACTEURS.****CHARLES VII**, Roi de France.M. *Henri*.

DUNOIS.

M. *Isambert*.

CHARRANDES.

M. *Edouard*.

LAFITE.

} Chevaliers français.

M. *Doisi*.

POTHON.

M. *Laurent*.

BERTHOLD, Intendant des vivres de l'armée.

M. *St.-Léger*.

LE SÉNÉCHAL.

M. *Joli*.

LA SÉNÉCHALE.

Mlle. *Arsène*.

SIRG \*SUFFOLK, Général anglais.

M. *Vertpré*.

FASTOL.

} Ecuyers de Suffolk.

M. *Fichet*.

STORP

M. *Carle*.

JACQUES D'ARC.

M. *Chapelle*.

MATHURINE, sa Femme.

Mlle. *Duchaume*.

JEANNE D'ARC, dite la Pucelle d'Orléans.

Mlle. *Rivière*.

PIERRE, Garçon de ferme.

M. *Hyppolyte*.

JÉRÔME, Valet de ferme.

Mlle. *Thérèse*.

Soldats français.

Soldats anglais.

Peuples, Pages et Bûcherons.

*Le premier Acte se passe près de Beaugenci ; le deuxième, à quelque distance d'Orléans ; le troisième dans la maison du Sénéchal.*

JEANNE D'ARC,  
O U  
LE SIÈGE D'ORLÉANS,  
FAÏT HISTORIQUE EN TROIS ACTES,  
MÊLÉ DE VAUDEVILLES.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

*(Le Théâtre représente une tonnelle formée de feuillages de vigne, ouverte par le fond, et laissant apercevoir la campagne. Sur un des côtés du Théâtre, une table à laquelle sont assis des paysans et un soldat; de l'autre côté, le père d'Arc occupé à tailler des échelas; près des buveurs Mathurine avec un rouet.)*

JACQUES D'ARC, MATHURINE, UN SOLDAT, PLUSIEURS  
PAYSANS.

CHŒUR.

AIR : *De Pierre-le-Grand.*

Versez donc, mes amis, versez :  
Que le vin coule à tasse pleine.  
Et par lui nos maux sont chassés,  
Nous n'en boirons jamais assez.

LE SOLDAT.

Tandis que Charle est endormi,  
L'Anglais par-tout pille sans gêne,  
Sauvons du moins ce vin à l'ennemi,  
Buvons-le avant qu'il ne le prenne.

CHŒUR.

Versez donc, mes amis, versez, etc.

## L E S O L D A T.

Mille z'yeux ! voir un royaume comme le nôtre devenir la proie de ces maudits Anglais ; ça vous ôte la faim , la soif.... du vin !

J A C Q U E S.

Bah ! bah ! Est-ce que ça peut durer ?

*Même air.*

J'ons vu quelquefois le matin  
Sur nos vignes fondre un orage,  
Mais l'soleil brille, et soudain en bon viu  
Tourne toute l'eau du nuage.

Versez donc , mes amis , versez,  
Not' soleil n'est pas loin, je gage :  
Versez donc , mes amis , versez,  
Nous ne boirons jamais assez.

## L E S O L D A T.

En attendant , tout s'en va ; et ces vivres que nous conduisons à ces braves gens d'Orléans, je crains bien qu'ils n'en tâtent miette.

J A C Q U E S.

Oh ! pour ce qui est de ça , j'avons dans l'idée que ce convoi s'ra plus heureux que tant d'autres ; et jarni , je voudrions être aussi sûr de voir la tranquillité rentrer dans la tête de not' pauvre Jeannette , que je sommes sûr de voir bientôt l'anglais ramasser ses tambours..

L E S O L D A T , *se levant.*

Votre pauvre fille , père d'Arc , c'est donc toujours la même chose ?

M A T H U R I N E , *quittant son rouet.*

Encore pis , mon garçon ; j'avions pensé qu'en la dépay-sant de Dom Remy , en l'éloignant de ce vieil ermite qui la faisait lire dans ses grands livres , en la menant en Tou-raine dans la ferme de son oncle , le mouvement , le voyage , un autre monde , quoi ! ça lui ôterait toutes ses idées de guerre . Oh ! ben oui ; depuis l'arrivée des anglais de-vant Orléans , c'est plus fort que jamais ; plus de cou-ture , plus de ménage , plus de danse , plus rien du tout ,

A I R : *Décacheter sur ma porte,*

Quoiqu' ben sage et ben humaine ,  
Al' ne rêv' que prétontaine ,  
Armes et combattans ,  
Ça n' sait plus mener une poule aux champs ,  
Et ça veut êtr' capitaine. ( *tis.* )

J A C Q U E S.

*Même air.*

Contre l'anglais gendarmée  
 Al' se croit par Dieu nommée,  
 Pour fair' fuir le Breton.  
 Ça n' sait plus chasser un haneton,  
 Et ça veut battre une armée.

L E S O L D A T.

Ma foi, père d'Arc, puisque ça tournait comme cela,  
 j'aurais cherché, à votre place, à lui faire parler au roi.

J A C Q U E S.

Eh ! jarnonbille, j'ons été assez simple pour ça. Je l'ons accompagnée deux fois chez le seigneur de Beaudricourt, le châtelain de cet endroit ; et v'là qu'il s'est trouvé là ce beau prince qu'ils appellent le bâtard : eh bien ! qu'est-ce que tout ça y a fait ? Le sire de Beaudricourt, qui est un brave homme, nous a ri au nez, et je lui ons dit que c'était ben honnête ; mais c't' autre, qui est tout jeune, tout fier, s'est enflâmé comme une javelle drès qu'il a entendu parler notre fille ; et puis il lui a promis monts et merveilles. Mais bernique ! il y a deux mois de tout cela ; plus de nouvelles.

L E S O L D A T.

Que voulez-vous ? chacun a ses peines ; aussi vous voyez que ça me ronge, ça me sèche l'âme... Du vin, donc ?

J A C Q U E S, *appelant.*

Jérôme ; Jérôme, du vin !

## S C E N E II.

Les mêmes, JEROME.

J É R Ô M E, *apportant du vin.*

On y va, on y va.

M A T H U R I N E, *Jerôme.*

Et not' pauv' fille, est-ce qu'elle ne revient pas ?

J É R Ô M E.

La v'là qui sort du jardin.

## S C E N E III.

Les mêmes, JEANNE D'ARC.

(*Jeanne d'Arc paraît avec un panier de fruits qu'elle vient de cueillir ; elle est vêtue en paysanne.*)

J A C Q U E S, *allant au-devant de sa fille.*

Eh ! mon dieu, mon enfant, comme tu fais attendre ces fruits à ces braves gens, que ton oncle a voulu régaler en passant.

JEANNE D'ARC. \*

Pardon , mon père , (*elle paraît plongée dans une profonde rêverie.*)

JACQUES , *aux buveurs.*

C'est-il pas comme un sort ! un beau brin de fille comme ça ! Tenez , voyez , se précipiter dans cette réverberie quasi au moment où je pensions à l'établir avec un garçon du pays , un valet de ferme qui n'a pas son pareil en joyeuseté et en braverie. Dis donc , ma Jeannette , conté-ça à ton père , mon enfant , qui est-ce qui t'a faite idiote comme-ça ?

MATHURINE.

Oui , qu'alle le dise.

JACQUES.

As-tu du chagrin ? queuque chose qui te boulevarse ?

AIR ; *Ah ! ah ! ce n'est pas cela.*

Pierre est un gas de bonne humeur ,  
Il veut voir sa main dans la tienne ,  
Ce bon garçon te fait-il peur ,  
Est-ce son amour qui te gêne ?

JEANNE D'ARC , *très-lentement.*

Ah ! ah !

Ce n'est pas cela  
Qui me met en peine.

MATHURINE.

*Même air.*

Crains-tu qu'le choix de ce garçon  
Ne fâch' trop Lise ou Madeleine ?  
Qu'on ne voy' plus danser Suson ,  
Qu'on n'entend , plus jaser Hélène ?

JEANNE D'ARC , *de même.*

Ah ! ah !

Ce n'est pas cela  
Qui me met en peine.

JACQUES.

Eh ! bien quoi ?

JEANNE D'ARC.

Dieu le sait.

JACQUES.

A la bonne heure ! offre toujours ces fruits à ces bons amis.

JEANNE D'ARC.

Oui , mon père. Ah !

(*En se tournant vers la table , elle aperçoit sur un escabeau le casque et la lance du soldat ; elle laisse tomber son panier , se coëffe du casque , et s'arme de la lance.*)

LE SOLDAT.

Mille diables ! nos fruits à terre.

JEANNE D'ARC, *avec enthousiasme.*O France ! quand pourrai-je , ainsi armée , guider tes  
braves aux combats ?

MATHURINE.

La v'là partie.

JEANNE D'ARC.

O belliqueux Michel ! toi dont les saintes inspirations  
m'élèvent au-dessus de moi-même , ne me conduiras-tu  
jamais sous les remparts d'Orléans ?

MATHURINE.

C'est ça , les combats , Orléans , Saint-Michel , toutes ses  
révasseries à la fois.

JEANNE D'ARC.

AIR : *Epoux imprudent.*

Ne peut-on parce qu'on est femme  
Sauver sa patrie et son roi ?  
Je sens , à l'ardeur qui m'enflamme ,  
Que dieu m'appelle à cet emploi.  
Oui tu me dois cette victoire :  
Dieu tu fais naitre chaque jour  
Assez de femme pour l'amour  
Qu'il en naisse une pour la gloire.

LE SOLDAT, *aux buveurs.*

Ventrebleu , comme ça parle !

JACQUES, *au soldat.*

Chut !

LE SOLDAT *et les buveurs.*AIR : *de Figaro.*

Dans ses yeux quel feu pétille !  
Voyez quel air martial !  
On dirait sous c'fer qui brille  
Qu'el' n'attend que le signal.

JEANNE D'ARC, *faisant quelques pas en avant.*

Fuyez , Anglais.

LE SOLDAT, *à part, à Jacques.*

Dites donc , père d'Arc ?

Vot' fille est-ce ben une fille ?

JACQUES.

J'en réponds.

LE SOLDAT.

Erreur , papa ;  
C'est quelqu' chos' de mieux que ça.

MATHURINE.

Allons donc, allons donc.

## SCÈNE IV.

JEANNE, PIERRE, JACQUES; LES BUVEURS, LE SOLDAT, MATHURINE.

PIERRE, *il paraît au haut de la colline, cueillant des fleurs.*

AIR : de Doche.

Jeanne est la belle  
 Qui pare ce hameau l  
 Les fleurs pour elle  
 Naissent sur ce côteau.  
 Aux champs échos, musette,  
 C'est à qui redira !  
 Qui n'aime pas Jeannette,  
 Jamais n'aimera.

JACQUES.

Tiens, Jeannette, v'là ton ami Pierre : reconnais-tu la chanson qu'il a faite pour toi ?

JEANNE D'ARC, *immobile et appuyée sur sa lance.*  
Oui, mon père.PIERRE, *au bas de la montagne.**( Pendant ce couplet Jeanne ôte lentement son casque. )*

Même air.

Qu'alle commande  
 Nos rustiques travaux,  
 Qu'alle défende  
 Contre un loup ses agneaux:  
 Qu'all' dans' sous la coudrette  
 Partout le cœur dira:  
 Qui n'aime pas Jeannette  
 Jamais n'aimera.

PIERRE *arrive tout près de Jeanne, la regarde avec intérêt et continue.*

Même air.

Mais qu'eu dommage,  
 Al dédaigne l'amour :  
 Ça décourage  
 Les bergers d'alentour.  
 Moi j'en d'viens presque bête,  
 Et je dis, malgré ça :  
 Qui n'aime pas Jeannette  
 Jamais n'aimera.

JEANNE D'ARC, *au soldat, en lui rendant son casque et sa lance.*Tiens, soldat, voilà ce qui t'appartient, à moi cela.  
*( Elle prend les fleurs de Pierre. )*



PIERRE, à *Jeanne d'Arc*.

Tu ne me hais donc pas ?

J E A N N E D' A R C.

N'es-tu pas celui que mes parents appellent leur meilleur ami ? que j'appelle mon second frère ? mais, bon Pierre, notre roi ?

P I E R R E.

Eh bien, il se porte comme un charme ; il est au château de la belle Agnès, où-ce qu'il vit comme un coq en pâte.

J E A N N E D' A R C.

Les Anglais ?

P I E R R E.

Ne sont pas trop mal, s'ils mangent tout ce qu'ils nous prennent.

J E A N N E D' A R C.

Et la France ?

P I E R R E.

Ma foi, il n'y a pas à se plaindre ; si les vignes ne gèlent pas à l'entour d'Orléans, nous ferons cette année d'aussi bon vinaigre que l'an passé.

J E A N N E D' A R C.

Ah ! bon Pierre, si certaine voix t'avait parlé comme à moi, tu m'entendrais bien mieux. (*Elle va s'asseoir sur un petit escabeau.*)

P I E R R E, à part.

Eh ! je n'entendons que trop son vertigo.

J A C Q U E S.

Tu vois, mon garçon, ça ne fait que croître et embellir.

B E R T H O L D, en dehors.

Ohé, ohé, garçons, valets, servantes, toute la maison ?

L E S O L D A T, se levant.

Ah ! ah ! voilà du monde qui vous arrive. Adieu, père d'Arc.

( *Il sort avec les autres buveurs.* )

B E R T H O L D.

Ohé, ohé !

J A C Q U E S.

Qui diable peut faire tout ce train-là ?

S C E N E V.

JEANNE D'ARC, BERTHOLD, JACQUES D'ARC,  
PIERRE, MATHURINE, quelques domestiques à la  
suite de Berthold,

BERTHOLD, *en entrant.*

C'est moi.

AIR : *de Calpigi.*

A ma taille qui n'est pas mince,  
A cet équipage de Prince,  
Messieurs reconnaissez en moi  
L'homme le plus utile au Roi.  
Pour mon Prince en paix comme en guerre,  
Recevant tout, ne donnant guère,  
Puis du reste m'accomodant...

T O U S.

Ah ! vous êtes son intendant.

BERTHOLD.

Oui messieurs, je suis intendant.

Claude-Ignace Berthold, intendant-général des vivres de  
l'armée, et premier officier de la bouche de Sa Majesté.

JACQUES.

Monseigneur, nous sommes à votre service.

BERTHOLD.

Grande nouvelle, mes enfans : d'abord un repas splendide  
à faire.

JACQUES.

Pour vous, monseigneur ?

BERTHOLD.

Apparemment, car c'est pour le roi.

T O U S.

Le Roi !

JEANNE D'ARC, *sortant de sa rêverie.*

Qu'entends-je ?

BERTHOLD.

Oui, mes amis, il sera ici dans une heure ! il court à la  
gloire, moi je vais devant pour assurer son dîner. Chacun a  
sa manière de voir dans le monde.

AIR : *Vaud. du Mameluck.*

Que la gloire au loin l'entraîne  
Il fait fort bien : quant à moi,  
Je mets ici bas la mienne  
A faire manger mon Roi.  
Voilà comme je m'arrange.

( 11 )

P I E R R E .

Ca n'est pas si hasardeux.  
C'est ben sûr quand un roi mange  
Qu'y en a toujours pour deux.

B E R T H O L D .

Pour deux, mon garçon ! dis donc pour trente, pour cinquante. Le Roi est suivi de ses braves les plus distingués, Pothon, Chabannes, Lahire, Dunois.

J E A N N E D' A R C , *se levant avec précipitation.*

Dunois ? quoi ! monseigneur, le roi est sorti de son fatal repos ? il va se mesurer avec l'insolent ravisseur de ses provinces ? et le vaillant Dunois a le bonheur de l'accompagner ?

B E R T H O L D .

Comment donc, c'est lui qui conduit tout ; depuis un mois il n'a cessé de nous entretenir d'une certaine merveille qui est, dit-il, dans ce canton, et il a si bien fait qu'il a engagé le roi à s'arrêter dans ce village, où je crains bien que la prétendue merveille ne soit pour nous qu'un fort mauvais dîner.

J E A N N E D' A R C .

(*Elle a écouté les paroles de Berthold avec la plus grande agitation.*)

Ah ! mon sort se décide.

(*Elle sort et court vers le haut de la montagne.*)

## S C E N E V I .

Les mêmes, excepté JEANNE.

B E R T H O L D .

Eh bien ! eh bien ! qu'est-ce donc ?

P I E R R E .

Hélas ! monseigneur, c'est la merveille qui s'en va, et je la suis pour l'empêcher de se casser le cou.

## S C E N E V I I .

MATHURINE, BERTHOLD, JACQUES D'ARC.

B E R T H O L D .

Qu'est-ce que tout cela veut dire ?

M A T H U R I N E .

Ce n'est rien, monseigneur ; cette pauvre enfant est la jeune fille dont le comte de Dunois a eu la bonté de s'occuper.

BERTHOLD.

Comment, ventrebileu, il ne s'agit ici que d'une femme ? Voilà bien Duinois, et c'est pour cela qu'il nous a fait quitter si vite le château d'Agnès ; une terre de promission : ah ! mes amis, quelle chère, quels vins, quels pâtés ! le roi s'y plaisait beaucoup, aussi je lui conseillais d'y rester ; mais tout-à-coup il a voulu partir : je lui ai conseillé de se mettre en route. Car il est bon que vous sachiez que le Roi me fait souvent l'honneur de prendre mes avis.

JACQUES.

Diantre !

BERTHOLD.

Assurément.

AIR : dans la Vigne à Claudine.

Ma profonde science  
Brille en ce pays là :  
Le roi me dit d'avance,  
Mon cher je veux cela.  
Alors je fais merveille  
Quand je suis consulté  
Car je ne lui conseille  
Rien que sa volonté.

JACQUES et MATHURINE.

Monseigneur, nous sommes à vos ordres.

BERTHOLD.

Vous pourrez dans cette ferme préparer tout ce qu'il faut ?

JACQUES.

Assurément. (*Il appelle.*) Ohé ! Jérôme, Eustache !

MATHURINE.

Pétronille, accourez tous.

(*Les gens de la ferme arrivent, et rangent les bancs des buveurs.*)

BERTHOLD.

C'est fort bien.

AIR : Ouv. du J. Henry.

Allons courage, allons enfans  
Votre maître  
Ici va paraître.

JACQUES

J'allons le voir quelques instans,  
Ça vaut du bonheur pour cent ans.

C H Œ U R.

Allons courage , etc.

J A C Q U E S , *à un valet.*

Monte au grenier ,

B E R T H O L D , *à un autre.*

Cours au vivier ,

J A C Q U E S .

Descends not' grand fauteuil de fête

B E R T H O L D .

Que l'on aprête  
Les fourneaux.

M A T H U R I N E .

Choisis nbs meilleurs escabeaux.

J A C Q U E S , *montrant la tonelle.*

Si j'étendions un drap là d'ssus.

B E R T H O L D .

Vaudrait-il donc cette verdure  
Sous la ~~menture~~  
De Bacchus

Les rois mêmes sont bien venus.

C H Œ U R.

Allons courage , allons enfans ,  
Notre maître iti va paraître ,  
J'allons le voir quelques instans ,  
Ça vaut du bonheur pour cent ans.

## S C E N E V I I I .

BERTHOLD , JACQUES , PIERRE , MATHURINE.

P I E R R E , *accourant.*

Eh ! vite , eh ! vite , père d'Arc , voilà le roi et toute sa cour qui s'avance ; ses chevaux , ses voitures , tous ses chiens de chasse.

M A T H U R I N E , *en rentrant dans la ferme.*

Ah ! mes pauvres poules !

P I E R R E .

Et puis tous ses pages.

J A C Q U E S .

Ah ! nos pauvres filles ! et Jeannette , qu'en as-tu fait ?

P I E R R E .

Eh ! mon Dieu, elle a couru tout d'un trait à cet oratoire de Saint-Michel, qui est sur le haut de la colline. — Là, elle s'est mise en prière, et n'a pas permis que je l'approchissions ; ce qui fait qu'elle y est encore.

B E R T H O L D .

Eh bien, qu'elle y reste. (*A Jacques.*) Tenez, brave homme, ne ménagez rien, c'est le roi qui paie. (*Il lui donne une bourse.*) (*Aux garçons de la ferme.*) Vous autres, à la cuisine.

J É R Ô M E .

Mais, monseigneur, ne serait-il pas permis de voir..

B E R T H O L D , *le poussant derrière les autres,*

A la broche, coquin, à la broche.

## S C E N E I X .

CHARLES VII, DUNOIS, LA HIRE, CHABANNES,  
POTHON, DEUX PAGES ET SUITE DU ROI, BERTHOLD.

C H A R L E S .

Eh ! c'est Berthold.

B E R T H O L D .

Sire, rassurez-vous ; j'espère que votre majesté ne sera pas si mal servie que je l'avais craint d'abord.

C H A R L E S .

Il suffit. (*Berthold entre dans la ferme.*) C'est donc ici, comte de Dunois, que réside cet vierge héroïque que vous nous avez tant vantée, cette Esther, cette Judith ? Comment l'appellez-vous ?

D U N O I S .

Jeanne d'Arc, sire.

C H A R L E S .

Vive-dieu, une ferme assez mince, un village assez triste ! vous conviendrez, mon beau cousin, que ce lieu ne donne pas une haute idée du précieux objet qu'il renferme.

D U N O I S .

Pourquoi donc ?

AIR : *Si Dorilas n'en parle guère.*

Ce lieu n'a rien qui le dépare  
L'objet qu'en ces champs j'ai surpris,  
Séduit par un charme bien rare,  
Son caractère fait son prix.

Or il faut bien dans les chaumières  
Chercher ce trésor plein d'appas,  
Puis qu'à la ville on n'en voit guères,  
Puis qu'à la cour on n'en voit pas.

CHABANNES.

D'honneur, il extravague.

CHARLES.

Non, sévère Chabannes : je crois plutôt qu'un grain  
d'amour excite l'enthousiasme de mon cousin.

DUNOIS, avec feu.

Ma foi, sire, nommez comme il vous plaira ce que  
m'inspire la vue de cette jeune fille, étonnement, admi-  
ration, enthousiasme; peut-être même tous ces sentimens  
à la fois. Ce que je puis assurer à votre majesté, c'est que  
le roi de France n'a pas un sujet plus jaloux de sa gloire, ni  
l'Anglais un ennemi plus déclaré.

CHARLES.

Eh bien, il faut la voir; et s'il est vrai qu'une puissance  
surnaturelle agisse en son esprit, ne négligeons pas ce  
nouveau bienfait de la Providence.

AIR : *Animé d'une double audace.*

La noble ardeur qui nous enflamme  
Pourrait venger tous nos affronts :  
Mais Dieu, peut être, en cette femme  
Nous offre des moyens plus prompts.  
Que m'importe après la victoire  
Que de son bonheur en tout lieux  
Mon peuple lui donne la gloire,  
Si mon peuple est plutôt heureux.

Où est-elle cette Jeanne d'Arc?

DUNOIS, *l'apercevant au haut de la colline.*

Sire, là voici.

(*Jeanne d'Arc descend lentement, et paraît plongée  
dans une profonde rêverie.*)

CHARLES.

Dunois, cette fille paraît bien.

## SCENE X.

POTHON, LAHIRE, LATRÉMOUILLE, BERTHOLD,  
CHABANNES, CHARLES VII, JEANNE, DUNOIS,  
PAGES, suite du roi.

BERTHOLD.

Sire, vous êtes servi.

CHARLES.

Paix !

BERTHOLD.

C'est bien mon avis ; mais, sire, il vient de nous arriver une truite superbe, que vos gens d'armes ont empruntée à un gros prieur qui la portait à son couvent.

CHARLES, *lui montre Jeanne d'Arc.*

Ne voyez vous pas que vous êtes un sot ?

BERTOLD.

C'est juste, c'est juste, (*à part.*) toujours cette fille.

DUNOIS.

Vous plaît-il, sire, que je vous présente Jeanne d'Arc ?

CHARLES.

Un moment, messieurs ! C'est aux choses merveilleuses qu'il faut opposer le plus de prudence.

CHABANNES.

C'est vrai ; le diable est bien malin.

CHARLES.

Et les femmes rusées.

BERTHOLD.

C'est mon avis.

CHARLES.

Voyons donc si celle-ci est aussi bien inspirée que le croit mon cher cousin. Chabannes, mettez-vous devant moi. (*À Dunois.*) Comte, vous lui direz de s'approcher du roi, et gardez de me faire connaître. (*Il se mêle parmi les chevaliers.*)

CHABANNES, *en regardant Jeanne qui s'avance lentement.*

Vive Dieu ! voilà une belle tête !

DUNOIS, *à Jeanne.*

Jeanne d'Arc, Sa Majesté consent à vous entendre ; adressez-vous à elle.

(*Chabanne fait un pas vers Jeanne d'Arc.*)

JEANNE D'ARC.

Ote-toi, chevalier, cette place ne te convient ; je suis envoyée devers un plus puissant que toi.

(*Après avoir regardé tout le monde, elle s'avance avec respect vers le roi, et se prosterne à ses pieds.*)

Ah !



CHARLES , *allant au-devant de Jeanne.*

AIR : *Tous les Bourgeois de Chartres.*

Que fais-tu donc ma belle ?  
Pourquoi venir vers moi ?  
En moi rien ne décèle  
La majesté d'un roi.

CHABANNE.

Vois plutôt nos habits , cette riche dorure.

JEANNE D'ARC. /

Que me font vos habits pompeux !

( *Montrant le roi.* )

Son génie écrit dans ses yeux  
Vaut bien votre parure.

DUNOIS.

Eh ! bien sire , est-elle inspirée ?

JEANNE D'ARC.

Gentil Dauphin , j'ai nom Jeanne d'Arc. Le roi du ciel m'a envoyée vers vous pour vous secourir. S'il vous plaît me donner gens de guerre à commander , par grace divine et force d'armes je ferai lever le siège d'Orléans et vous mènerai sacrer à Rheims malgré vos ennemis.

CHARLES.

Jeune fille . ce projet est bien hardi pour toi ; d'où te sont venues telles idées ?

JEANNE D'ARC.

De celui qui donne force aux foibles , et calamité à l'oppresser ; son serviteur Michel m'a transmis son vouloir , qui est que l'anglais se retire et vous laisse paisible en votre royaume , comme en étant le vrai et légitime possesseur.

CHARLES.

Vive Dieu , messieurs , Saint-Michel n'a pas menti.

JEANNE D'ARC.

Ses révélations n'ont jamais mis que vérités en ma bouche.

CHARLES.

Oui dà , tu sais donc plus que les autres ne savent ?

JEANNE D'ARC.

Quelque fois , sire.

CHARLES.

Eh ! bien , je veux avoir preuve sans remises de tes prophéties ; réponds , jeune fille ; quel est le fait particulier qui m'a retiré du sein des plaisirs où je m'endormais , et qui me fait voler à la défense de mon royaume ?

J E A N N E D' A R C.

Je le dirai , Sire , si me baillez assurance que ce fait  
révélé devant tous ne vous offensera pas.

C H A R L E S.

Je te la donne , parle.

J E A N N E D' A R C.

*AIR : de Doche.*

Agnès la belle  
L'autre soir consultant  
En sa chapelle  
Astrologue savant.  
Il lui dit qu'elle  
Charmerait un roi puissant :  
Car la plus belle  
Doit s'allier au plus grand.

C H A R L E S.

Eh ! bien ?

J E A N N E D' A R C.

*Même air.*

Souffrez , beau Sire ,  
Lors vous a dit Agnès ,  
Qu'après son dire  
J'aïlle au monarque anglais :  
Car le grand homme  
N'est pas celui qui , dormant ,  
Perd un royaume  
Mais bien celui qui le prend.

C H A R L E S.

Continue.

J E A N N E D' A R C.

*Même air.*

Vrai dieu , madame ,  
Soudain avez-vous dit ;  
Ce mot m'enflamme  
De honte et de dépit.  
Partez , ma chère ,  
Si remords avez céans  
Pour l'Angleterre :  
Moi , je pars pour Orléans.

C H A R L E S.

J'atteste , messieurs , que cette jeune fille n'a pas failli  
d'un point.

C H A B A N N E.

Bah ! bah ! ne peut-elle pas avoir été secrètement ins-  
truite de tous ces détails ? jeune fille , si tu es comme tu le

dis, favorisée d'inspirations divines, fais-nous sur l'heure quelque miracle qui nous le prouve.

BERTHOLD, *et les Chevaliers.*

Oui, oui, un miracle ! un miracle !

JEANNE D'ARC.

Gens de guerre, vous êtes hors du sens des grands desseins de Dieu : je ne suis venue vers vous pour faire des signes ; mais conduisez-moi à Orléans, et je vous donnerai-là des témoignages certains de ma mission.

DUNOIS.

Vrai dieu, messieurs, c'est répondre comme il faut.

JEANNE D'ARC.

Tu m'as entendue, Dauphin : permets que je me retire, et te laisse examiner dans ton conseil ce qu'il convient que tu fasses.

CHARLES.

Va jeune fille. (*Il la suit des yeux avec intérêt.*)

## S C E N E X I.

Les Mêmes, excepté JEANNE D'ARC.

BERTHOLD.

C'est mon avis. — Mais sire le dîner va se refroidir.

CHARLES.

Paix ! — Je vous avoue, messieurs, que les discours de cette jeune fille m'étonnent, et, comme mon cousin, je ne sais trop démêler ce que la chaleur de son dire et sa hardiesse ingénue m'ont fait éprouver.

AIR : *Vaul. des Petits Montagnards.*

Quelle aimable modestie,  
Et cependant quelle ardeur !  
Quel amour pour sa patrie,  
Enflamme ce jeune cœur.  
Cet admirable mélange  
Dévoile un céleste esprit.

BERTHOLD *et les Chevaliers.*

Oui cette fille est un ange,  
Car c'est le Roi qui le dit.

CHARLES.

*Même air.*

Toutes fois soyons en garde  
Contre ces dehors flatteurs :  
Souvent la ruse hazarde  
Ces prestiges enchanteurs.

Souvent une forme aimable  
Déguise un malin esprit.

BERTHOLD, *de même.*

Oui, cette fille est un diable,  
Car c'est le Roi qui le dit.

CHARLES.

Mais paix donc, courtisan que vous êtes.

CHABANNE.

Pas tant, Sire, car je suis de son avis.

CHARLES.

Vous, Chabanne?

CHABANNE.

Ma foi, Sire, excusez la rudesse d'un soldat. La demande de cette fille est une insulte à notre courage, ou bien un piège de l'Anglais. Quel brave, d'ailleurs, pourrait être flatté d'être conduit à l'ennemi par une femme... Hé! morbleu!

AIR: *Vers le Temple de l'Hymen.*

Pour figurer dans nos rangs  
Le ciel n'a créé les femmes.  
Le sort destina ces dames  
A des soins bien différens.  
Dans notre rude carrière,  
Que voulez-vous qu'on espère  
D'un sexe formé pour plaire?  
Les femmes, à mon avis,  
Sont un bon auxiliaire,  
Mais ce n'est que dans la guerre  
Que l'on fait à leurs maris.

DUNOIS.

Vive Dieu, plaisanterie n'est pas raison : Sire, je maintiens mon dire ; Jeanne d'Arc est véritablement inspirée d'en haut pour changer la face de vos affaires. Son bien vivre, sa piété connue repousse toute idée de perfidie : et quand il n'y aurait ici qu'exaltation dans ses idées, il faudrait toujours se servir de son enthousiasme pour donner cœur à vos soldats. Vous le savez, Sire, tel est l'esprit français ; le merveilleux peut tout sur lui. Mettez Jeanne d'Arc à la tête de vos troupes, la victoire est à nous.

CHABANNE.

Et la postérité dira de belles choses de tout ceci.

DUNOIS.

Soyez tranquille.

AIR nouveau de Doche.

On dira que cet âge heureux  
Electrisa toutes les âmes.  
Que s'il fut le siècle des preux  
Il fut celui des nobles dames.  
Pour Charles, dira-t-on, quel appui plus certain ?  
Agnès et Jeanne d'Arc ont fixé le destin  
D'un roi combattant pour son trône.  
L'une du glaive arma sa main,  
L'autre lui rendit sa couronne.

C H A R L E S .

Vous parlez bien, comte. Toutes fois, messieurs, nos affaires ne sont peut-être pas encore si désespérées qu'il faille se jeter dans des moyens extrêmes. J'ai pour certain que les habitans d'Orléans, plus fidèles que jamais à ma cause, sans distinction de rang, d'âge, ni même de sexe, se sont voués à la défense de leurs murs. D'ailleurs, mon cousin le comte de Clermont enlève en ce moment, par mes ordres, un convoi de vivres à l'ennemi...

B E R T H O L D .

Oui, beaux vivres, des harengs.

C H A R L E S .

Et ces vivres joints, dieu aidant, à ceux que nous conduisons, soutiendront le courage de nos fidèles Orléanais. Ainsi...

[ S C E N E X I I .

Les Mêmes, JEANNE D'ARC, *elle est couverte d'une cuirasse et a les Cheveux épars.*

JEANNE D'ARC, *elle entre sur la ritournelle de l'air.*

Lève toi, Dauphin, et vous ses braves, ne retardez plus les vengeances de Dieu.

AIR : de M. Momini.

Oyez ces farouches concerts,  
Oyez la trompette ennemie.  
Victime d'un nouveau revers  
Clermont s'immole à sa patrie.  
Il meurt : mais de nos assaillans  
Sa mort a terminé la gloire.  
Oyez ces clairons insolens,  
C'est leur dernier chant de Victoire.

C H A R L E S .

Etrange fille, d'où peux-tu savoir sitôt?...

JEANNE D'ARC.

De celui qui ne m'a jamais trompée... Le comte de Clermont vient d'être taillé en pièces à Rouvrai ; mais Dauphin, suspends tes allarmes, l'orgueilleux Suffolk, éivré de ce succès, retourne avec peu de précaution dans son camp. Il médite pour cette nuit même une attaque générale des remparts d'Orléans ; voici l'heure de convertir en deuil cette joie insensée ; arme mon bras et partons.

CHARLES.

Je n'y résiste plus.

BERTHOLD.

Ma foi, ni moi, nous dînerons plutôt.

CHABANNE.

Adviennne ce qui pourra, Sire, je suis prêt à la suivre.

DUNOIS.

Moi, à mourir à ses côtés.

CHARLES.

AIR : *de Doche.*

De Jeanne d'Arc que l'heureux nom  
Soit le signal de la victoire :  
Prends mon épée, et que ce don  
Soit ton premier titre de gloire.  
( *Il lui offre son épée.* )

JEANNE D'ARC.

Au rang de tes preux chevaliers  
Ma place n'est pas usurpée,  
Quand mon roi m'offre son épée  
C'est déjà m'offrir des lauriers.  
( *Elle prend l'épée du Roi.* )

CHOEUR.

De Jeanne, d'Arc suivons les pas,  
Vive Charles, vive la gloire !  
La beauté nous guide aux combats,  
C'est le signal de la victoire.

CHARLES, *donnant à Jeanne d'Arc l'oriflamme que portait un de ses pages.*

Que chaque Français qui verra  
Dans ta main briller l'oriflamme  
Rempli de l'ardeur qui t'enflamme,  
Dise, marchons, l'honneur est là.

CHOEUR.

De Jeanne d'Arc, etc.

( *Le Roi sort avec Jeanne, Dunois, Chabanne et sa suite.* )

## SCÈNE XIII.

BERTHOLD, PIERRE, et les Muletiers qui conduisent les vivres.

PIERRE, regardant partir Jeanne.

Ah ! monseigneur, si je suis séparé de l'amie de mon enfance, je suis un homme mort. Daignez m'employer à votre service, ne fut-ce qu'à la suite de vos bêtes.

BERTHOLD.

Eh ! bien suis moi, mon garçon, tu m'as plu au premier coup-d'œil, et chante avec nous.

CHOEUR, sortant.

De Jeanne d'Arc suivons les pas, etc.

*Fin du premier Acte.*

---

---

## ACTE II.

### SCÈNE PREMIÈRE.

*Le Théâtre représente une vallée terminée par une montagne : sur un des côtés est une tour délabrée, dont la porte est à moitié brisée.*

PEUPLE D'ORLÉANS, HOMMES, FEMMES, ENFANS., ils sont tous occupés à des travaux de terrasse. Les uns roulent des brouettes remplies de terre, d'autres portent des mottes de gazons qu'ils sortent de la tour. Au lever de la toile, ils sont tous dans la position de gens qui écoutent et qui ont peur. Tableau immobile.

LA SÉNÉCHALE.

AIR : d'Azémia.

N'entend-on rien ?

CHOEUR, dans le lointain.]

Non rien.

LA SÉNÉCHALE.

Observez bien.

CHOEUR.

On ne voit rien.

( Ici chacun reprend son ouvrage. )

**C Œ U R de travailleurs.**

Allons amis, allons courage,  
 Achevons cet heureux ouvrage,  
 C'est le présage  
 D'un sort plus doux.

**L A S É N É C H A L E.**

Oui, grand dieu, que cet ouvrage,  
 Fruit du courage,  
 Nous sauve tous.

**C H Œ U R.**

Mais dépêchons-nous.  
 Travaillons tous,  
 Oui tous.

**L A S É N É C H A L E.**

Surtout amis, de notre audace.  
 Avec grand soin cachons la trace,  
 Que tout s'efface  
 À l'œil jaloux.

*(Le peuple suspend son travail, et se tourne vers Orléans.)*

Orléans, cité fidèle,  
 Quand notre zèle  
 Est ton soutien,  
 Que dans sa rage homicide  
 L'Anglais perfide  
 N'en sache rien.

**C H Œ U R.**

Non rien.

**L A S É N É C H A L E.**

Courage amis, il n'y a risque d'être aperçus par l'Anglais. Depuis que l'abandon qu'il a fait de cette tour nous a inspiré l'idée d'y pratiquer un souterrain jusqu'en nos fossés, plus ne s'est montré en ce lieu ; ainsi, braves Orléanais, couronnons notre entreprise. Songez que cette route secrète va peut-être, aujourd'hui même, favoriser l'entrée des vivres dont nous manquons ; qu'elle doit aider à nos sorties ; songez surtout au grand exemple que la réunion d'une ville opprimée, de tout sexe, de tout âge, offre en ce moment.

**AIR :** *Eh ! voilà la vie.*

Pour la même gloire  
 Tous les cœurs unis,  
 Quel beau trait d'histoire !  
 Qu'en diront nos fils ?  
 Voilà comme en France  
 L'on pense,  
 Voilà comme en France  
 On aime son pays.

*(Le cœur reprend les quatre derniers vers de chaque couplet.)*



Souffrir la misère ,  
Braver mille ennuis ,  
Mêler à la guerre  
Les jeux et les ris.  
Voilà comme en France  
L'on pense ,  
Voilà comme en France  
On défend son pays.

Mais dans les alarmes  
Voir grands et petits ,  
Femmes même en armes  
Coure aux ennemis ;  
Voilà comme en France  
L'on pense ,  
Voilà comme en France  
On sauve son pays.

## SCÈNE II.

Les mêmes, LE SÉNÉCHAL.

LE SÉNÉCHAL *arrivant par la porte de la tour*  
Victoire , mes enfans , victoire.

TOUS.

Hé ! c'est notre Sénéchal.

LE SÉNÉCHAL

La victoire s'est enfin déclarée pour nous. Le roi secondé par une femme extraordinaire..une sainte . une.. enfin suffit.. vient de battre l'Anglais et de jetter dans son camp une terreur épouvantable ; il dirige sa marche de ce côté , et avant deux heures il y aura établi son camp. C'est ce qu'un espion, qui s'est glissé par la porte St.-Jean, vient d'annoncer en plein conseil.

LE PEUPLE.

Ah ! quel bonheur !

LE SÉNÉCHAL.

Oui , tous les bonheurs à la fois ; j'ai vu avec plaisir votre souterrain terminé ; et surtout la porte qui se repaie de la tour très-adroitement déguisée.

LA SÉNÉCHALE.

C'était l'œuvre essentielle.

LE SÉNÉCHAL.

Apprenez aussi qu'en considération de ma place , de mes talens , peut-être aussi de la poterne , qu'à mes frais j'ai fait construire dans ma maison pour communiquer avec ce souterrain , le conseil m'a nommé pour venir en ce lieu

attendre le roi et lui porter cette adresse, relative aux besoins que nous éprouvons de vivres et de soldats.

LA SÉNÉCHALE.

Mon ami, je vous en fais mon compliment.

LE SÉNÉCHAL.

A donc, braves gens, je vous invite à rentrer dans la ville, pour y participer aux réjouissances que l'on vient d'ordonner.

*Même air.*

Allons plus d'alarmes,  
Courez tous fêter  
L'honneur que nos armes  
Ont su remporter.  
Voilà comme en France  
L'on pense,  
Voilà comme en France  
Tout invite à chanter.

( *Le peuple rentre dans la ville par le souterrain.* )

### SCENE III.

LE SENECHAL, LA SENECHALE.

LE SÉNÉCHAL, *retenant sa femme.*

Un mot, ma reine, un mot.

LA SÉNÉCHALE.

Que voulez-vous, monsieur ?

LE SÉNÉCHAL.

Vous voyez, ma belle, que le roi n'est pas près d'arriver, et comme sans moi vous pourriez vous ennuyer à la ville, permettez que je vous retienne quelques minutes.

LA SÉNÉCHALE.

Allons, je vous entends, toujours votre jalousie.

LE SÉNÉCHAL.

Ecoutez donc, ma reine, il a un peu de quoi.

LA SENECHALE.

Comment il y a de quoi ? et quelles raisons pourrez-vous déduire d'un reproche si offensant.

LE SÉNÉCHAL.

Diabre !, quelles raisons ! je ne suis votre époux que depuis trois mois ; vous êtes la plus belle femme d'Orléans, je n'en suis pas précisément le plus bel homme, allons, coavenez en fait.

AIR : de *Voltaire chez Ninon.*

Vos attraits charment tous les yeux :

L A S É N É C H A L E .

C'est qu'on a beaucoup d'indulgence.

L E S É N É C H A L .

La foule vous suit en tous lieux.

L A S É N É C H A L E .

C'est par excès de complaisance.

L E S É N É C H A L .

Tous nos jeunes gens assidus

Vous font la cour.

L A S É N É C H A L E .

Est-ce sans cause?

Mon ami , pendant un blocus

Il faut bien faire quelque chose.

L E S É N É C H A L .

Il n'y a pas jusqu'au général ennemi , cet enragé de sire Suffolk , qui pour vous avoir vue deux ou trois fois au balcon que nous avons sur le rempart , ne soit tombé amoureux de vous.

L A S É N É C H A L E .

Comment , celui-là aussi vous effraye ?

L E S É N É C H A L .

Bien plus qu'un autre ; n'a-t-il pas déjà inventé cent moyens pour vous aviser de son amour , et n'expose-t-il pas chaque jour un pauvre Anglais à être pendu pour vous porter un billet doux ?

L A S É N É C H A L E .

Ah ! quel trait de génie de votre part ; et c'est pour me mettre à l'abri de ses lettres , que j'ai toujours refusées , que vous me retenez hors des murs pour m'exposer à le rencontrer lui-même ?

L E S É N É C H A L .

Oh ! doucement , doucement , ce danger-la est un peu moins urgent. Sire , Suffolk et ses camarades viennent d'être houspillés de manière à n'avoir pas de sitôt l'envie de nous interrompre.

## SCÈNE IV.

Les Mêmes , SUFFOLK.

SUFFOLK , à des soldats qui le suivent.

Arrêtez.

LE SÉNÉCHAL.

Hem! Quest-ce? il me semble entendre...

LA SÉNÉCHALE.

Vous l'avez voulu, monsieur, ce sont gens de guerre.

LE SÉNÉCHAL, *se retirant avec sa femme derrière un arbre,*  
Écoutons.

SUFFOLK, *s'avancant peu-à-peu.*

Par St.-Georges, quelle défaite! et c'est une femme qui m'arrache la victoire!

LE SÉNÉCHAL, *à part.*

Ne parle-t-il pas de victoire, de femme?

LA SÉNÉCHALE.

Oui, monsieur.

LE SÉNÉCHAL.

C'est donc un Français?

SUFFOLK, *à part, sans voir personne.*

Heureusement, que jetant à propos les marques qui pouvaient me faire reconnaître, je suis parvenu à me sauver de la mêlée.

LE SÉNÉCHAL.

Ne lui trouvez-vous pas un air noble, distingué?

LA SÉNÉCHALE.

Oui monsieur.

LE SÉNÉCHAL.

Ah! si c'était le roi,

SUFFOLK, *apercevant la Sénéchale.*

Mais que vois-je?

AIR : *le Lendemain.*

Une belle en campagne!

LA SÉNÉCHALE.

Ciel! quel malheur imprévu.

SUFFOLK, *regardant de loin.*

Un pédant l'accompagne.

LE SÉNÉCHAL.

Je crois qu'on m'a reconnu.

SUFFOLK.

Comme son œil étincèle,  
Quelle beauté s'offre à moi!

LE SÉNÉCHAL.

Et trouve ma femme belle,  
Ah! c'est le roi!

Sire !

(*Il va au devant de Suffolk.*)

LA SÉNÉCHALE, *le retenant.*

Que faites-vous ?

LE SÉNÉCHAL.

Laissez-moi donc.

SUFFOLK, *reconnaissant la Sénéchale.*

Eh ! c'est la belle Sénéchale ! par quel prodige !...

LE SÉNÉCHAL.

Sire ! grand prince ! illustre roi ! cette adresse des habitants d'Orléans relative à votre victoire...

SUFFOLK, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! ma victoire !...

LE SÉNÉCHAL.

Qu'a donc à rire Sa Majesté ?

LA SÉNÉCHALE.

Malheureux ! vous parlez à Suffolk.

LE SÉNÉCHAL.

Suffolk !

SUFFOLK.

Lui-même ; et par Saint-Georges , le sort ne pouvait m'offrir consolation plus à point , ni dédommagement plus doux.

LE SÉNÉCHAL.

Madame, je vous ordonne de baisser les yeux.

SUFFOLK.

Qu'est-ce que cet homme ?

LA SÉNÉCHALE.

Hélas ! monsieur , c'est mon mari.

SUFFOLK.

Cela ? — Bon jour , sénéchal , vous êtes mon prisonnier.

LE SÉNÉCHAL.

Comment ! votre prisonnier ; et ma femme ?

SUFFOLK.

Oh ! gentille dame, voudrais-je, j'espère, entendre raison sur ce petit accident. (*Il s'approche de la Sénéchale.*)

AIR : *Vaud. de l'Avare.*

Une belle n'ignore guère  
Combien le sort est incertain,  
Et qu'en amour ainsi qu'en guerre  
Il faut profiter de l'instant.

Or, madame douce et polie  
Vous verra, sans se récrier,  
Pour quelques jours mon prisonnier,  
Quand je suis le sien pour la vie.

LE SÉNÉCHAL.

Madame, je vous défends d'entendre cela.

SUFFOLK.

Encore ?

LE SÉNÉCHAL.

C'est qu'il est inouï qu'on se donne licence de dire  
telles choses en présence d'un mari.

SUFFOLK.

C'est juste (*Aux écuyers qui l'ont suivi.*) Storp, Arun-  
del ; retenez monsieur à une honnête distance, afin de mén-  
ager sa sensibilité. (*Les écuyers s'emparent du sénéchal,  
et l'éloignent de Suffolk.*)

LA SÉNÉCHALE.

Permettez, sire, Suffolk : je n'ai jamais entendu dire  
que raillerie fût un des droits de la guerre.

SUFFOLK.

— Ma foi, belle dame, s'il ne l'est, je l'en fais.

LA SÉNÉCHALE.

A quoi bon ?

LE SÉNÉCHAL, *de loin.*

Oui, à quel bon ?

SUFFOLK, *aux écuyers.*

Un peu plus loin ce monsieur.

LA SÉNÉCHALE.

Ah ! de grace, daignez m'entendre ; j'ai le malheur  
de n'être ni prude, ni coquette. Le silence dont j'ai payé  
vos missives jusqu'à ce jour a dû vous prouver l'inutilité de  
vos espérances.

LE SÉNÉCHAL.

Bien, ma femme, bien cela.

SUFFOLK, *à ses gens.*

Plus loin, morbleu.

LA SÉNÉCHALE.

Ainsi, milord, vous n'abuserez pas de vos avantages.

AIR : *Il est Flatteur d'épouser celle.*

Je sais que dans votre Angleterre  
L'intérêt dicte bien des lois :  
Qu'ambition, amour, colère,  
Souvent y germent à la fois.  
On peut d'après ce caractère  
Tout craindre en l'état où je suis,  
Vous êtes Anglais, mais j'espère,  
L'honneur est aussi du pays.

SUFFOLK.

Madame .. (à part.) La présence de l'époux... Cette femme dissimule.

## S C E N E V.

Les mêmes, FASTOL.

FASTOL, *arrivant précipitamment.*

Retraite, général. Voici venir les gens de Charles en bon ordre; Dunois, La Hire, et cette fille diabolique sont à leur tête.

SUFFOLK.

Qu'entends-je ?

FASTOL.

Sauvez-vous, général : nous aussi, nous n'avons qu'un instant pour...

SUFFOLK.

Nous sauver?... non. Sénéchal, livre-moi cette adresse. (Il lui prend l'adresse qu'il tient à la main.) Conduisez cet homme dans mon camp, et qu'on prenne les armes. Quant à madame, elle m'a bien connu; qu'on la remène dans Orléans.

LE SÉNÉCHAL.

Mais, seigneur ennemi...

SUFFOLK.

Partez. (On l'entraîne, et Fastol conduit la sénéchale vers Orléans.)

## S C E N E V I.

SUFFOLK *seul.*

Dieu merci, nul Français ne m'a encore abordé d'assez près pour me reconnaître; leur roi lui-même m'est inconnu. D'ailleurs, cette adresse me favorise, et les decevra tous. Je veux la voir cette prétendue inspirée qui m'a réduit à fuir.

AIR : *L'ancien Vaudeville des Amans sans amour.*

Sous cette trompeuse apparence  
 Nous allions nous parler de près.  
 Cet instant peut à ma vengeance  
 Livrer ses jours et ses secrets.  
 Mon intérêt est mon excuse,  
 Lorsque j'emploie un tel moyen ;  
 Dois-je m'effrayer d'une ruse,  
 Je ne suis pas Anglais pour rien.

J'entends les Français. Ferme, Angleterre. (*Il se place devant la porte de la tour, et s'appuie sur sa lance.*)

## S C È N E V I I .

SUFFOLK, JEANNE D'ARC, DUNOIS, LA HIRE,  
 CHABANNE, POTHON, DEUX PAGES, UN ÉCUYER DE  
 DUNOIS.

JEANNE D'ARC.

Arrêtons, amis; ce vallon solitaire me semble favorable  
 pour nous recueillir un instant.

DUNOIS.

Brave Jeanné d'Arc, quel courage! quelle intelligence  
 toute divine tu nous a montrée dans ce combat, et quel  
 surcroît d'admiration s'empare de mon âme de plus en  
 plus!

JEANNE D'ARC.

Tout beau, cher prince, ce n'est tout d'avoir battu l'An-  
 glais, et établi notre roi dans son camp, songeons aux  
 pauvres habitans de cette bonne ville, qui attendent récon-  
 forts et subsistance; et tandis que nos troupes se préparent,  
 par un peu de repos, à la grande attaque méditée pour de-  
 main, cherchons avec soin si un endroit faible ne favorisera  
 pas l'entrée du convoi qui nous suit. (*Apercevant Suffolk.*)  
 Mais quel est cet homme qui nous écoute?

DUNOIS à Suffolk.

Approche, que fais-tu là, qui es-tu?

SUFFOLK.

Honneur au grand Dunois, à l'invincible Jeanne d'Arc, à  
 tous les fidèles serviteurs de Charles.

DUNOIS.

Tu nous flattes! serais-tu là pour nous trahir?

SUFFOLK.

J'y suis pour faire une tâche de bon serviteur comme  
 vous.



DUNOIS, à Jeanne d'Arc, en voyant l'oriflamme s'agiter  
dans sa main.

Qu'as-tu donc, noble fille?

JEANNE D'ARC.

Rien, j'espère.

AIR : *Que vois-je? Quel jour radieu x ?*

Mais d'où naît ce trouble secret ?

JEANNE D'ARC.

La cause m'en est inconnue :  
Tandis que cet homme parlait  
L'écho peut-être m'a déçue ;  
Ou la fatigue de mes sens  
A produit ce moment d'allarmes,  
Mais à sa voix, à ses accents  
J'ai cru que l'on criait aux armes.

DUNOIS.

Aux armes!

CHABANNE.

Nous n'avons oui rien de pareil.

SUFFOLK.

Vrai dieu! ni moi; je parierais même que Suffolk n'a  
jamais tant craint de se montrer qu'en ce moment.

DUNOIS.

Au fait, qui es-tu?

SUFFOLK.

Jean d'Orléans; voici ma réponse. (*Il lui remet l'adresse  
qu'il a prise au Sénéchal.*)

DUNOIS, après avoir lu.

Par Saint-Denis, elle est juste et bonne! — C'est une  
supplique au roi, de sa fidelle ville d'Orléans, pour hâter  
renfort de vivres et de gens de guerre.

SUFFOLK.

Au premier bruit de votre victoire, la ville a demandé un  
guerrier que danger de mort n'effrayât pas, pour aller de-  
vers Charles lui porter sa requête.

DUNOIS.

Et c'est toi que l'on a choisi?

SUFFOLK.

Vive Dieu! c'est moi qui me suis offert.

AIR : *Voullant par ses œuvres completes.*

Aller quérir renfort de braves  
Est un honneur qui m'a flatté,  
Malgré les périls, les entraves,  
Je l'eusse à mille disputé.  
Aux dangers mon âme formée,  
Ne voit qu'Orléans : et le roi  
Ne désire pas plus que moi  
Y faire entrer toute une armée.

DUNOIS.

Il suffit. — Je vais porter moi-même cette adresse au roi,  
et appuyer près de lui les instances de sa bonne ville.

AIR : *De la Sentinelle.*

Braves amis, et toi preux chevalier,  
Soutien de France, effroi de l'Angleterre,  
Pour un instant que votre bouclier  
Protège ici cette jeune guerrière :  
La remettant à votre loi  
Songez bien que je vous confie,  
L'appui le plus cher de mon roi  
Et le salut de ma patrie.

CHOEUR.

Oui, c'est l'appui de notre roi  
Et le salut de la patrie.

( *Dunois sort suivi de son écuyer.* )

## SCÈNE VIII.

Les mêmes, excepté DUNOIS.

JEANNE D'ARC.

Oh! Dieu merci, là-haut veille pour moi un protecteur  
bien plus puissant. Celui qui m'a envoyée, simple fille,  
parmi gens de guerre, ne peut me faillir au besoin. —  
Allez, amis; je reste avec ce brave; continuez votre en-  
quête autour des murs, nos vivres ne doivent pas être  
éloignés.

SUFFOLK.

Ah! ah! des vivres pour nous?

JEANNE D'ARC.

Pour vous, s'il plaît à Dieu.

SUFFOLK.

Ah! il lui plaira, et j'aiderai, j'espère, à ce qu'il lui  
plaise.

CHABANNE, à *Suffolk*.

Vertu de Dieu! et nous aussi nous y aiderons.

JEANNE D'ARC.

Les momens sont précieux; allez, Chabanne, Dunois et moi, nous vous rejoindrons incontinent.

## SCENE IX.

JEANNE D'ARC, SUFFOLK.

SUFFOLK, à part.

Quel bonheur! elle reste seule.

AIR : *Charmante Gabrielle.*

Etonnante héroïne  
C'est donc, à ton avis,  
Toi que le ciel destine  
À sauver ton pays?

JEANNE D'ARC.

Oui; pour peu qu'il maintienne  
Ce cœur français  
Dans l'excès de sa haine  
Contre l'Anglais.

SUFFOLK.

Vrai Dieu, et penses-tu que l'Anglais ne te le rende pas?

JEANNE D'ARC.

Il le doit; mais nous ne serons jamais quittes, et je te l'avoue, si, malgré ma victoire, je suis sortie mécontente de la mêlée, c'est pour n'avoir su y joindre ce fier Suffolk qu'il m'eût été si glorieux de terrasser.

SUFFOLK.

Oui dà!

JEANNE D'ARC.

Mais je l'ai cherché en vain; Dieu ne m'a point assez aimée pour l'offrir à mes yeux.

SUFFOLK.

Tu te trompes, jeune fille, ton Dieu t'aime plus que tu ne penses.

JEANNE D'ARC.

Que veux-tu dire?

SUFFOLK.

Tu cherches Suffolk, le voici.

(*Il leve la visière de son casque.*)

JEANNE D'ARC, avec le plus grand étonnement.

Toi ?

SUFFOLK.

Moi-même.

AIR : *Fille à qui l'on dit un secret.*

Deyinant tes bontés pour moi,  
Ici, j'ai guetté ton passage,  
Et comme un ami de ton Roi  
J'ai cru te plaire davantage.

JEANNE D'ARC.

Dieu ! j'ai traité de vain soupçon  
L'horreur qu'en moi tu faisais naître !  
Tu t'es servi de trahison,  
Ah ! j'aurais dû te reconnaître.

SUFFOLK.

Trêve de compliment : l'occasion nous favorise pour terminer, peut-être en un seul combat, le différend de deux royaumes. As-tu assez de courage et de loyauté pour accepter le défi que je te fais à titre de chevalier ? Me promets-tu sûreté ?

JEANNE D'ARC.

Je ne le devrais pour ta supercherie ; mais pour la honte qui va réjaillir sur toi d'être vaincu par une femme, j'accepte. Reçois ma foi de chevalier,

SUFFOLK.

Eh bien ! faisons nos conventions.

JEANNE D'ARC.

Parle.

SUFFOLK.

Je ne suis pas pas très-exigeant, pas même aussi grave que tu pourrais le croire.

AIR : *Adieu je vous fais bois charmant.*

Depuis qu'en ton joyeux pays  
Je prends châteaux, remparts et villes.  
A force d'y prendre, j'ai pris  
Vos goûts, vos mœurs, vos airs faciles,  
J'ai même pris chez tes Français  
Leur gaité, leur folle conduite.

JEANNE D'ARC.

Dis plus, Suffolk, dis que tu sais  
Par fois y prendre aussi la fuite.

SUFFOLK.

Pas mal pour une paysanne ; mais au fait,

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Si le sort me rend ton vainqueur  
Ma loi ne sera pas trop dure,  
Crois moi , renonce à ta valeur  
Ce rôle outrage la nature.  
Loin de nos camps , de nos drapeaux ,  
Laisant là ta soie équipée ,  
Bergèse reprendra tes fuseaux.

JEANNE D'ARC , *tirant l'épée.*

As-tu donc peur de mon épée ?

SUFFOLK.

Ah ! ah ! mes conditions ne te plaisent pas ; quelles sont donc les tiennes ?

JEANNE D'ARC.

*Même air.*

Si dans ce combat peu douteux ,  
Ma bonté te laisse la vie ,  
Au sort d'un peuple généreux  
Cesse enfin de porter envie ,  
Renonce à tout injuste gain ,  
A toute puissance usurpée ,  
Deviens l'ami du genre humain.

SUFFOLK.

Allons , allons , tirons l'épée.

( *Ils se mettent en garde.* )

## SCENE X.

Les mêmes , DUNOIS , son ÉCUYER.

DUNOIS , *sur le haut de la montagne.*

Que vois-je ?

JEANNE D'ARC , *courant au devant de lui.*

Dunois , n'avancez pas !

DUNOIS.

Lorsque tes jours sont menacés.

JEANNE D'ARC.

Arrêtez , vous dis-je. J'ai accepté le combat singulier , et loi de chevalier ne nous permet d'aller deux à l'encontre. ( *A Suffolk.* ) Pars , déloyal ; je t'airai ton nom jusqu'à tant que sois éloigné.

AIR : *Que par là M. Rousseau (de Jean-Jacq.)*

La fourbe ici pour me surprendra

Guida tes pas ,

Mais je n'aurai pour te le rendre

Cœur assez bas.

Reçois ton salut en échange  
De tes méfaits,  
Voilà Félon comme se venge  
L'honneur français.

SUFFOLK.

Eh bien, adieu ; je te remercierai une autre fois. (*à part.*)  
Allons nous emparer des vivrés.

SCENE XI.

JEANNE D'ARC, DUNOIS.

DUNOIS.

Quel est donc ce traître qui a osé tirer le fer contre toi ?

JEANNE D'ARC.

Il est Anglais.

DUNOIS.

Et tu le laisses ainsi nous échapper ?

JEANNE D'ARC.

L'honneur l'a voulu ; mais d'où vient que je chancelle ?

DUNOIS.

Eh quoi, tu pâlis !

JEANNE D'ARC.

Pardon, prince : la surprise de ce traître, des émotions si opposées à la faiblesse d'une simple fille, peut-être le pressentiment de je ne sais quel malheur, causent en moi cet abattement que je ne puis vaincre.

DUNOIS, *avec feu.*

Des malheurs pour Jeanne d'Arc ! nous sommes donc tous menacés ? — Nomme-moi le téméraire assez puissant pour porter l'effroi dans ton âme.

JEANNE D'ARC.

Ne le puis, Danois.

DUNOIS.

Puisqu'il t'a fait accepter son défi, il a dû se faire connaître.

JEANNE D'ARC.

C'est vrai !

DUNOIS.

Et tu crains de le nommer.

JEANNE D'ARC.

L'honneur a garanti son salut.

DUNOIS.

Ah ! je te crois, le génie qui t'inspire ne peut te tromper.

S C E N E X I I.

Les mêmes, CHABANNE, POTHON, LAHIRE,  
LATREMOUILLE.

CHABANNE.

Comte de Dunois, le roi vous commande de vous départir  
tout à l'instant de la société de cette femme.

DUNOIS.

Qu'osez-vous dire ?

JEANNE D'ARC.

Laisse-les parler. — Tu vois, Dunois, si mes pressentimens  
me trompaient.

CHABANNE.

Jeanne d'Arc vient de favoriser la retraite de l'ennemi :  
elle a sauvé Suffolk.

DUNOIS.

C'était Suffolk !

JEANNE D'ARC.

Lui-même : tu connais mes motifs.

CHABANNE.

AIR : *Vaud. du Méléagre Champenois.*

Vous l'entendez elle est crimihelle,  
Fuyons, fuyons, qui trahit son pays ;  
Oui, si l'Anglais n'eut compté sur elle,  
C'en était fait de tous nos ennemis.

L A H I R E.

Suffolk captif, quelle heureuse journée !

P O T H O N.

Que devenaient sans lui nos assaillans ?

C H A B A N N E.

Par ce seul coup la guerre terminée,  
Vengeait la France et sauvait Orléans.

C H O E U R.

Allons, allons, elle est criminelle, etc.

DUNOIS.

Arrêtez, où courez-vous ?

CHABANNE.

Par mon âme, j'obéis à mon roi. N'avons-nous pas été té-  
moins de sa perfidie ? Suffolk déguisé est venu l'attendre à

cette place ; par une fausse adresse , il vous a écarté ; elle nous a congédiés , ils sont restés seuls , et voilà qu'il rentre sauf en son camp. Je maintiens mon dire , prince , Jeanne d'Arc est perfide , ou elle aurait dû le reconnaître.

DUNOIS.

Eh ! que ne l'avez-vous reconnu vous-même , quand un saint frémissement a fait trembler l'oriflamme en sa main.

CHABANNE.

Bon ! a-t-elle fait tant de façons pour reconnaître le roi ? qu'est-ce que ses inspirations qui varient de la sorte ?

AIR : *Ce crayon trop fragile.*

Elle reconnaît Charles,  
Suffolk est méconnu,  
D'où vient si dieu lui parle  
Qu'à cette heure il s'est tu ?  
Si l'amour qui l'entraîne,  
Lui montre un roi chéri,  
Elle doit à sa haine  
Deviner l'ennemi.

TOUS.

Oui , telle est notre pensée.

DUNOIS.

Mâlheureux ! — si quelqu'un ose ajouter un mot contre l'honneur de Jeanne d'Arc , qu'il voye en moi son ennemi capital.

JEANNE D'ARC.

Ah ! prince !

CHABANNE.

Mais nous n'avons pas crié...

DUNOIS.

Rougissez , Français , de vos indignes soupçons : Jeanne d'Arc est innocente ; défiée en personne , elle a fait sa tâche de vrai chevalier , elle a fait ce que vous , Dunois , le Roi lui-même aurait voulu faire. — Eh ! plutôt au ciel que l'héroïsme de tous vos défenseurs fût aussi pur que le sien ! — Chevaliers , Comtes , Barons , en défendant votre pays , vous défendez vos titres , vos emplois , vos châteaux. Cette bergère , que défend-elle ? L'honneur des siens ! et les siens la calomnient !... O magnanime guerrière , tu dois t'y attendre.

AIR : *Si chacun voulait s'entendre.*

Ce n'est pas la dernière fois  
Qu'on méconnaîtra ton génie.



Maint esprit fort sur tes exploits  
Osera verser l'ironie ,  
Mais ta vertu semblable à l'or ,  
Par l'épreuve même embellie ;  
Sortira plus brillante encor  
Des vains assauts de la folie.

CHABANNE.

Vrai dieu ! ce langage est celui de la vérité ; excusez,  
prince.

DUNOIS.

Ce n'est pas moi que vous avez offensé ; c'est devant elle  
que doit fléchir la hardiesse de vos soupçons.

CHABANNE.

Jeanne d'Arc, pardonne à des hommes égarés....

JEANNE D'ARC, *prenant la main à Chabanne.*

Je ne vois que mes frères d'armes.

### SCÈNE XIII.

Les mêmes, PIERRE, *accourant.*

PIERRE.

Au secours, gens de France, au secours!

DUNOIS.

Qu'est-ce ?

PIERRE.

Ah ! chère Jeannette, bons chevaliers, avez-vous ren-  
contré le roi ?

JEANNE D'ARC.

Le Roi ?

DUNOIS.

Paysan, qu'oses-tu dire ?

PIERRE.

Hé, jarnonbille, ce qu'au prix de ces yeux-là, je vou-  
drions n'avoir pas vu.

AIR : *du Poète Satirique.*

Déjà sans encombre  
Nos vivres à l'ombre  
De ce valloü sombre  
S'approchaient des murs.

L'Anglais à la piste  
Fond à l'improviste ,  
En vain on résiste  
Il frappe à coups sûrs.

Voyant qu'on plie  
Le roi rallie  
Dans la prairie  
Ses plus fort soutiens.

Mais sort funeste  
Dans la conteste  
Soudain il reste  
Séparé des siens.

En cette détresse  
Combattant sans cesse  
De c'bois son adresse  
Se fait un appui.

Là , seul , plein d'audace  
Au nombre il fait face.  
Accourez de grace ,  
Ou c'est fait de lui.

J E A N N E D' A R C .

Alerte , chevaliers , parcourons toutes les routes de cette forêt , sauvons notre roi , voilà la plus belle réponse à lui porter.

D U N O I S .

Alerte.

( *Il sort suivi de quelques chevaliers* )

### S C E N E X I V .

J E A N N E D' A R C , P I E R R E , P O T H O N , L A H I R E , Pages.

P I E R R E .

Tu vois , bonne Jeannette , je n'aurais pu vivre loin de toi , j'ai osé te suivre.

J E A N N E D' A R C , *prenant sa lance et son bouclier.*

Adieu , Pierre , le danger de notre roi ne me laisse qu'une pensée , je vole à sa défense.

### S C E N E X V .

Les Mêmes , C H A R L E S V I I , quatre Bucherons , *portant des fagots et leur hache.*

C H A R L E S , *il est revêtu d'un manteau.*

Il n'est plus tems , jeune fille . Les destins et le nombre l'emportent , toute l'armée anglaise occupe cette forêt , et sans le secours de ces bons villageois , qui m'ont couvert de ce manteau et guidé par des sentiers inconnus , je serais déjà peut-être tombé en son pouvoir.

J E A N N E D' A R C , *aux chevaliers qui sont restés près d'elle.*

Courrez chevaliers , et ramenez Dunois . ( *Les chevaliers sortent* ) Et vous hommes des champs qui pratiquez cette contrée , ne connaissez-vous aucun abri , aucun azile ?

L E B U C H E R O N .

Hélas non !

C H A R L E S.

Hé bien, sachons mourir.

J E A N N E D' A R C

Ah! Sire quelle pensée!

C H A R L E S.

Puisque tout secours nous abandonne.

J E A N N E D' A R C, *levant sa main vers le ciel.*

Et celui-là pour qui le comptez-vous? oui, ce trouble... cette voix accoutumée à parler au cœur de la bergère, y retentit encore. Votre salut, ô mon roi, n'est pas éloigné. Cette tour vous offre un refuge certain.

C H A R L E S.

Y songes-tu? cette mesure isolée, délaissée par l'Anglais lui-même pour son incommodité ne peut que nous livrer plus promptement...

J E A N N E D' A R C.

N'importe, il faut que j'obéisse à la voix qui m'appelle, (*elle fait quelques pas vers la tour et s'arrête.*) si mes sentimens sont faux, je reviens, ô mon Roi, mourir à vos côtés.

( *Elle entre dans la tour.* )

C H A R L E S, à Pierre.

N'entends-tu pas la marche des ennemis.

P I E R R E, *écoutant.*

Vraiment oui, ce sont eux.

C H A R L E S, *aux bucherons en tirant son épée.*

Rangez-vous près de moi.

P I E R R E.

Hé, morgué, il y a toujours tems pour périr. Excusez, sire, la liberté qu'ose prendre un malheureux (*aux bucherons*) Garçons, grimpez sur ces arbres, abattez-moi des branches, et vous sire, (*Il lui présente sa ceinture qui doit lui servir à serrer le manteau dont il est couvert*) daignez consentir à voiler instant Votre Majesté.

C H A R L E S.

Que me proposes-tu?

P I E R R E.

A I R : *du Ménage de garçon.*

Jarni, pour le bien de la terre,  
L'soleil se cache quelques fois,  
A vos enfans sauvez un père,  
Le Franc' vous parle par ma voix.

J'sais bien que mon offrande est mince,  
Mais morgué, sire, croyez moi.  
L'humble habit qui sauve un bon prince  
Vaut mieux qu'tout l'or d'un méchant roi.

C H A R L E S .

Tu dis bien, pâtre; un monarque appartient plus à son pays qu'à lui-même. *(Il met la ceinture et serre son manteau.)*

J E A N N E D ' A R C , au haut de la tour.

Sire, le ciel ne m'a pas trompée : un prodige de zèle et d'industrie, un chemin couvert conduit de cette tour jusque sous les remparts d'Orléans. Venez, Sire, tout est sauvé.

C H A R L E S .

O fortune! *(Il va pour entrer dans la tour.)*

## S C E N E X V I .

Les Mêmes , SUFFOLK , Soldats anglais.

SUFFOLK , paraissant au haut de la montagne avec un grand nombre de soldats.

Alte-là.

C H A R L E S , s'arrêtant tout-à-coup.

Ciel!

P I E R R E , aux bucherons.

Comment sarpedié, voilà la nuit qui approche et pas un fagot de fait.

C H A R L E S , se mêlant parmi les bucherons.

Eh! il y a des momens où l'on ne fait pas tout ce qu'on veut.

SUFFOLK , du haut de la montagne.

Soldats, entrez dans cette tour, et voyez si Charles ne s'y est pas réfugié.

*( Deux soldats entrent dans la tour. )*

Toi, Storp, fais investir tous les passages, interroge, examine, et viens m'aviser ici de tout ce que tu auras découvert.

*( Storp s'éloigne avec quelques soldats. )*

P I E R R E , aux Bucherons.

Allons donc, vous autres, vous voyez bien que ça ne vous regarde pas.

CHOEUR , Final de l'Air : *Ça n' devait pas finir com' ça,*

*Nos fill's sont plus fin's qu'on ne croit.*

*On ne prend pas tout ce qu'on voit. (bis.)*

UN SOLDAT, *sortant de la tour.*  
Personne, général.

SUFFOLK.

Paysans, n'avez-vous vu aucun Français fuir de ce côté?

PIERRE, *travaillant.*

AIR : *Ça n' devait pas finir com' ça.*

Un jour Lucas près d' la fontaine  
Vit sur l'ecruset de Madelaine  
Un bouquet d' rose et de jasmin,  
Soudain v' la qu'il y met la main.  
Mais oui dà,  
Au lieu d' ça  
Queu, taloché  
L' gros Lucas empoché.

SUFFOLK.

Voulez-vous bien me répondre ?

PIERRE *et les Bucherons.*

Nos fill's sont plus fin's qu'on ne croit,  
On ne prend pas tout ce qu'on voit. (*bis.*)

SUFFOLK.

Téméraires! vous raillez, je pense. (*A part.*) Ceci m'est  
susp. (*Il regarde les bucherons les uns après les autres,  
et s'arrête auprès de Charles.*) Qu'allais-tu faire dans cette  
tour ?

CHARLES.

J'allais... chez moi.

SUFFOLK, *étonné.*

Chez toi ?

PIERRE.

Pardine, pourquoi pas? vous avez brûlé not' chaumière.  
J'ons pris ce château que vous aviez laissé là : ça fait quitte..  
Mais travaillez donc, paresseux.

SUFFOLK.

Non, vous allez me suivre.

PIERRE.

Tiens, est-ce que monseigneur aurait besoin de fagots ?

SUFFOLK.

Je m'assure de vous.

PIERRE.

Ah! c'est différent! c'est donc à dire que je sommes vos  
prisonniers?

SUFFOLK.

Oui,

CHARLES, *faisant un mouvement d'indignation.*

O ciel! ne pouvoir me servir de mon épée!

PIERRE, *à Charles.*

Ne bougez pas.

SUFFOLK.

A qui parles-tu donc ?

PIERRE.

Pardine, à vos soldats qui ont l'air de s'émouvoir comme si je voulais faire résistance. Oh! ben oui, des paysans comme nous. (*Aux bucherons.*) Vous entendez, amis, encore un déménagement avant terme. Monseigneur, de sa grace, dit comme ça que pour sa porlitique, sa justice, le droit des gens, faut que je le suivions... Eh bien! tope.

AIR : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

Pourquoi ferions-nous résistance,  
Je sommes faits à ces coups-là.  
Tu sais comm' moi que l'espérance  
Est l' meilleur remède à tout ça.  
Tel aujourd'hui reste en arrière  
Qui demain sera le plus fort.  
N'faut pas pour ça blâmer la guerre,  
C'est le battu qu'à toujours tort.

SUFFOLK, *avec force.*

Allons, marchez.

PIERRE.

Ah! monseigneur, une grâce. Souffrez au moins que je fassions not' paquet, que je ramassions, avant de partir, les guenilles qui sont là-dedans, et surtout une pauvre cruche de vin que j'ons sauvée de tant de bagarres. Vous le savez, monseigneur, la petite goutte, c'est le dernier ami du pauvre.

PIERRE, *à Charles.*

Allons, mon garçon, hâtons-nous.

LE SOLDAT, *qui est à la porte de la tour lui bouchant le passage.*

On ne passe pas.

PIERRE, *au soldat.*

Tiens, est-ce que vous êtes plus maîtres que votre maître, vous autres. — Mon général, dites-leur donc:

*(Suffolk fait un signe et le soldat se range.)*

C'est ça, rangez-vous. (*Charles entre dans la tour en serrant la main de Pierre.*) Et toi, mon garçon, n'oublie

rien... La cruche sous l'escalier à droite...; dépêchons, monseigneur attend... Quoi ! tu ne la trouves pas : oh ! le mal-  
adroit ; vous verrez qu'il faudra que j'y aille moi-même. —  
Pardon, monseigneur, c'est l'affaire d'une minute. (*Il  
entre.*)

SCENE XVI.

SUFFOLK, Soldats Anglais, FASTOL.

FASTOL.

Aux armes, Anglais, aux armes !

SUFFOL.

Qu'est-ce ?

FASTOLK.

Charles guidé par quelques bucherons, s'est dirigé de ce  
côté ; il s'est arrêté à cette place, où il s'est réuni à la fille  
diabolique.

SUFFOLK.

Qui, le dauphin ?

FASTOL.

Lui-même.

SUFFOLK, *s'élançant vers la tour.*

Par Saint-Georges ! ils sont pris tous les deux.

FASTOL.

Est-il possible ?

SUFFOLK.

Le dauphin vient d'entrer dans cette tour.

FASTOL.

Damnation, il est sauvé.

SUFFOLK.

Sauvé, dis-tu ? Soldats, avancez tous.

CHOEUR DE SOLDATS, *agitant leurs armes en signe de joie.*

Honneur, honneur,

Au grand vainqueur

Qui d'un seul coup prend la France,

Le destin récompense

Et son génie et sa valeur.

FASTOL, *faisant taire les soldats.*

Trente fois damnation, vous avez pris rien du tout. Ap-  
prenez qu'un souterrain tout neuf communique de cette tour  
dans les fossés de la ville.

SUFFOLK.

O ciel !

FASTOL.

Apprenez que la Hire, le Chabanne, le Dunois sont re-  
tombés sur nous.

SUFFOLK.

Eh bien !

F A S T O L.

AIR : *Ballet des Pierrots.*

Eh ! bien voyez notre détresse ,  
 Nous tenions , grace à nos exploits ,  
 Leurs vivres , leurs drapeaux , leur caisse ,  
 Quand ils ont paru tous les trois .  
 Au diable alors nos espérances :  
 Ils ont repris , tombant sur nous ,  
 Argent , drapeaux et subsistances ,  
 Il ne nous reste que les coups .

S U F F O L K.

Par satan !

F A S T O L.

Et dans ce moment même , le Ducois , les vivres et la  
 femme infernale , entrèrent ensemble dans la ville par une  
 poterne toute neuve aussi , qui donne dans la maison du  
 sénéchal .

S U F F O L K , avec la plus grande joie .

Du sénéchal ! — Paix , nous serons vengés .

F A S T O L.

Que Dieu entende ! mais comment ?

S U F F O L K , à part à Fastol.

Comment ? La femme de cet homme , plus simple encore  
 que lui , trompée par des soins qui , sous couleur d'amour ,  
 visaient à me donner des intelligences dans la place , a donné  
 dans le piège . Elle n'est point insensible à mes hommages . —  
 Viens ; la poterne dont elle dispose sera plus funeste aux  
 ennemis qu'ils ne le pensent . — Demain , nous serons dans  
 Orléans .

F A S T O L , aux soldats .

Goddem , chantez donc .

C H O E U R.

AIR : *Ah quel plaisir , ah quel bonheur !*

Honneur , honneur ,  
 Au grand vainqueur  
 Qui , d'un seul coup , prend la France .  
 Le destin récompense  
 Et son génie et sa valeur .

S U F F O L K.

Ce noble élan de votre cœur  
 Est ma plus douce récompense .  
 Les trésors de la France  
 Payeront cet hommage flatteur .

C H O E U R.

Honneur , honneur ,

*Suffolk s'éloigne suivi de tous ses soldats .**Fin du second Acte .*



## ACTE III.

*Le Théâtre représente l'intérieur de la cour du Sénéchal ; des armes en faisceaux sont placées çà et là. Jeanne d'Arc est endormie sur un banc, et le peuple d'Orléans est rangé respectueusement autour d'elle. Il fait nuit.*

*Ceci rappelle le beau tableau de M. Roench, représentant le bivouac de l'Empereur à Wagram, exposé au salon de 1811.*

### SCENE PREMIERE.

DUNOIS, JEANNE D'ARC, POTHON, PEUPLE,  
SOLDATS.

*(Après quelques mesures de l'air, le peuple s'éloigne de Jeanne, et Dunois chante à demi-voix.)*

D U N O I S.

*Air : nouveau de Doche.*

Dors chaste fille, appui de notre France,  
Ne troublons pas son utile repos.  
C'est le sommeil de l'innocence,  
Mais ce sera le réveil du héros.

Sous l'œil de la reconnaissance  
Goûte un instant les douceurs de la paix :  
Autour de toi, pour ta défense,  
Veillent ta gloire et tes bienfaits.

C H O E U R.

Dors chaste fille, etc.

*(Le jour paraît peu à peu.)*

### SCENE II.

Les mêmes, BERTHOLD.

BERTHOLD.

Place, place, c'est moi.

D U N O I S.

Silence.

BERTHOLD.

Pourquoi cela ?

DUNOIS, *lui montrant Jeanne endormie.*

Jeanne d'Arc repose.

BERTHOLD, *à demi-voix.*

Ah ! c'est mon avis. Elle et moi , dès notre entrée dans la ville , nous sommes assez donné de peines pour distribuer les vivres dans les différens quartiers ; et , sans me vanter , je puis dire que j'ai sagement profité de l'occasion pour ranimer le courage de nos habitans. Peuple , me suis-je écrié :

AIR : *le Bonheur en famille.*

Dans ce secours inattendu  
De ton roi vois la bienfaisance.  
Brave homme, m'ont-ils répondu,  
Peins lui notre reconnaissance.  
Qu'il soit bien sûr de notre foi,  
D'après les biens que tu nous livres  
Nous mourrons tous pour notre roi.  
Tant qu'il nous fournira des vivres.

DUNOIS.

En effet , c'est très-éloquent.

BERTHOLD.

Mais voici qui va nous retenir tous.

DUNOIS.

Quoi donc ?

BERTHOLD.

Ah ! un événement qui mettra bien du monde à table : la paix.

T O U S.

La paix ?

BERTHOLD.

Oui , la paix , proposée par Suffolk lui-même.

DUNOIS.

Se pourrait-il ?

BERTHOLD.

Point de doute , le sénéchal qui était son prisonnier vient d'être renvoyé pour garant de ses intentions. Il a couru bien vite embrasser sa femme , et l'émissaire qui l'a accompagné est à cette porte , où il attend l'honneur d'être admis devant vous.

DUNOIS.

Qu'il vienne.

BERTHOLD.

Le voici.

SCÈNE III.

Les mêmes, LE SÉNÉCHAL, FASTOL.

LE SÉNÉCHAL.

Oui, nous voici, mes chers compatriotes. Je vous présente le seigneur Fastol, excellent compagnon de route ; il m'a fait rendre à chaque poste les honneurs dus à mon rang.

FASTOL.

Jean d'Orléans, le généralissime de l'armée anglaise, le comte de Suffolk, m'a donné ordre de venir mettre en ta main ce message.

DUNOIS.

Donne.

CHOEUR.

AIR : *de Doche.*

Douce espérance !  
Écoutez tous,  
Faisons silence,  
Écoutez tous.

DUNOIS, *lisant.*

- » Brave Dunois, chaste guerrière,
- » Convaincu que dans sa colère
- » Le ciel s'est armé contre nous.
- » Pour éviter perte plus grande
- » Le duc de Bedford me commande
- » D'aller moi-même à votre roi
- » Offrir la paix.

CHOEUR.

Douce espérance, etc.

JEANNE D'ARC, *endormie.*

O pauvre France  
Prends garde à toi.

DUNOIS.

Jeanne d'Arc a parlé je croi ?

CHOEUR.

Non c'était moi, non c'était moi.

DUNOIS.

Eh ! bien silence.

( *Il continue à lire.* )

- » Venez à Charles sept me présenter tous deux,
- » Mon ordre vous assure une libre sortie.

CHOEUR.

O jour heureux !

JEANNE D'ARC.

O perfidie !

DUNOIS, *au peuple.*

Vous l'entendez, Janne d'Arc a parlé,

Son dieu l'éclaire,

Que ce mystère

Soit révélé.

CHOEUR.

Où dieu l'éclaire,

Que le mystère

Soit révélé.

FASTOL, *à part.*

O ! sort contraire

L'enfer l'éclaire

Notre mystère

Est dévoilé.

DUNOIS, *s'approche doucement de Jeanne d'Arc et continue à lire.*

» Mon ordre vous assure une libre sortie.

JEANNE D'ARC.

O perfidie !

DUNOIS.

» Je vous attends, partez. »

JEANNE D'ARC, *se réveille et saisit le bras de Dunois.*

Non arrêtez

( *Elle se lève.* )

Tout près de vous se cache un traître.

CHOEUR.

Quoi, près de nous ? où peut-il être ?

JEANNE D'ARC, *cherchant des yeux.*

Où, je le vois un traître est là.

TOUTS.

Fais nous connaître

Quel est ce traître,

JEANNE D'ARC, *montrant Fastol.*

Le voilà.

Où, voilà le messenger insidieux que Dieu m'offrait dans mon songe. Une autre lettre dont il est porteur prouve la perfidie de la première. — Donnez-moi ce casque.

( *Dunois enlève le casque de Fastol et le présente à Jeanne d'Arc qui aperçoit la lettre cachetée.* )

Voici la lettre.

( *Elle l'arrache du casque.* )

Sénéchal, elle est adressée à votre épouse.

DUNOIS , *au sénéchal.*

Lisez vite.

LE SÉNÉCHAL.

Mais, seigneur, ma dignité, ce témoin...

DUNOIS , *en montrant Fastol.*

Qu'on éloigne cet homme , et qu'on le garde à vue.

FASTOL , *en sortant.*

Damnation !

(*Il est suivi de quelques soldats.*)

## SCÈNE IV.

Les mêmes , excepté FASTOL.

LE SÉNÉCHAL , *après avoir lu.*

Je ne m'en doutais que trop : Suffolk ose prier ma femme de lui ouvrir cette poterne ; il requiert un rendez-vous ici , et à cette heure même.

DUNOIS.

Vous l'entendez , Français , à cette heure même où il dit qu'il va nous attendre près le camp du roi.

T O U S.

Ah ! le traître !

JEANNE D'ARC.

N'en doutez pas , Français , l'intention de l'ennemi , en nous attirant hors de la ville, et en requérant ici l'entretien d'une femme , n'est autre que de venir épier lui-même s'il ne pourra introduire son armée par cette poterne qui nous a servis ; et je connais Suffolk assez téméraire pour cette entreprise.

DUNOIS.

Eh bien , que faire ?

JEANNE D'ARC.

Par Saint-Michel , le laisser venir et tourner sa fourbe contre lui.

LE SÉNÉCHAL.

Oui , et son amour contre moi.

JEANNE D'ARC.

Silence ! Vous , habitans d'Orléans , venez secourir les dispositions que le ciel m'inspire pour vous sauver. Que tous les signes de la paix , que tous les signes du bonheur

éclatent dans Orléans ; que le bruit des cloches , le son des musettes répétés par tous les échos ; que mille feux jaillissans par-dessus les murs , fassent croire à Suffolk que nous sommes les dupes de sa perfidie.

AIR : *nouveau de Dothe.*

Partout que l'on prépare  
Ces emblèmes heureux.  
Peuple , ne sois avare  
De fêtes ni de jeux.  
Si la dépense est grande  
L'Anglais y pourvoira ,  
C'est lui qui la commande  
C'est lui qui la payera.

(*Elle sort à la tête du peuple, qui répète les 4 derniers vers.*)

S C E N E V.

DUNOIS , LE SÉNÉCHAL , BERTHOLD.

LE SÉNÉCHAL , *arrétant Dunois et Berthold.*

Messeigneurs , un mot , de grace ; vous êtes hommes de sens et de savoir , permettez que je vous demande un petit conseil.

DUNOIS.

Qu'est-ce ?

LE SÉNÉCHAL.

Certainement j'adore ma patrie , c'est connu ; et depuis vingt-sept ans je touche le revenu de ma charge avec une ponctualité qui n'a pas d'exemple ; mais il me semble que l'héroïne va un peu vite dans cette affaire.

DUNOIS.

Pourquoi donc ?

LE SÉNÉCHAL.

Elle exige que je reçoive chez moi un homme qui fait profession d'aimer ma femme , et qui ce matin a osé devant moi lui dire qu'il l'adorait.

DUNOIS.

Eh bien ! après ?

LE SÉNÉCHAL , *à Bertold.*

Comment , eh bien ?

AIR : *Nous nous Marierons.*

Hârdi comme il est ,  
Galant et coquet  
Ne pourrait-il pas?...

D U N O I S .

Ensuite?

LE S É N É C H A L , à *Dunois.*

Petit à petit ,  
Ou bien comme on dit  
De file en aiguille...

D U N O I S .

Ensuite?

LE S É N É C H A L , à *Berthold.*

Promettant fort ,  
Dans son transport...

D U N O I S .

Ensuite?

LE S É N É C H A L , à *Dunois.*

Se hasarder  
Et demander...

B E R T H O L D .

Ensuite ?

LE S É N É C H A L .

Ma foi , messeigneurs ,  
A vous les honneurs.  
Mais je n'aime pas la suite.

D U N O I S .

Insensé ! pour quelques douceurs bannales , vous oseriez  
vous opposer au salut de la patrie ?

B E R T H O L D .

A la gloire brillante qui vous attend vous-même ?

LE S É N É C H A L .

Diantre , vous appelez cela de la gloire ! Ce que c'est que  
le grand monde. Hélas ! messeigneurs.

AIR : *Que d'établissements nouveaux.*

Je consentirais volontiers  
A ce que de moi l'on espère ,  
Mais on a pris Paris , Poitiers ,  
Tous les maris ont eu beau faire.  
Ainsi vos vœux sont superflus ,  
Nous échoûrions dans l'entreprise.  
Dans une ville un sot de plus  
Ne l'empêche pas d'être prise.

DUNOIS.

Ni un sot de moins.

LE SÉNÉCHAL.

C'est possible. -- D'ailleurs, je suis persuadé que ma femme elle-même ne consentira à rien.

## SCÈNE VI.

Les mêmes, LA SÉNÉCHALE.

LA SÉNÉCHALE, *apportant un petit drapeau.*

Vous vous trompez, monsieur, je consens à tout, et voici le signal tout prêt.

LE SÉNÉCHAL.

Comment, madame ?

LA SÉNÉCHALE.

Allons donc, monsieur, conservez votre dignité. — Comte de Dunois, Jeanne d'Arc vient de me faire entendre le vœu de la patrie, et j'y souscris de mon cœur tout français. Elle vient de placer autour de cette enceinte la majeure partie de nos forces ; mais persuadée que l'ennemi ne s'engagera pas dans ce souterrain qu'il ne vous ait vus hors du rempart, elle vous attend avec le reste de nos braves, à la porte même où Fastol, par l'ordre de Suffolk, doit favoriser votre sortie.

DUNOIS.

J'y cours.

## SCÈNE VII.

BERHTOLD, LE SÉNÉCHAL, LA SÉNÉCHALE.

LA SÉNÉCHALE.

Vous, monsieur, placez ce drapeau.

LE SÉNÉCHAL.

Quoi ! moi-même ?

LA SÉNÉCHALE.

Allons, point de retard.

LE SÉNÉCHAL.

Mais, madame, savez-vous bien qu'en cette affaire, il y va...



L A S É N É C H A L E.

Du salut d'Orléans.

AIR : *Toujours de trinquer avec nous.*

Félicitons-nous , croyez-moi,  
De cette préférence ,  
Nous allons sauver notre roi,  
Sauver toute la France:  
Pour quelques douceurs.  
Pour quelques saveurs ;  
L'aubaine est assez bonne ,  
J'en ai tant ouï  
De vous et d'autrui  
Qui n'ont sauvé personne.

( *A la cantonade* )

Et vous amis , exécutez les ordres de Jeanne d'Arc.

## S C E N E V I I I

Les mêmes, PIERRE, domestiques du sénéchal, apportant des fleurs.

P I E R R E.

Tout est prêt, madame, et voici nos fleurs.

L E S É N É C H A L.

( *Après avoir planté sur le mur du fond le petit drapeau.* )  
Tiens , quel est ce nouveau visage chez moi ?

L A S É N É C H A L E.

J'earine d'Arc m'a répondu du zèle et de l'intelligence de ce garçon

( *On ôte les armes, et on place des fleurs tout autour de la cour.* )

P I E R R E.

AIR : *Et gai, gai, gai, mon officier.*

Eh ! gai, gai, gai, vite éloignons  
Tous ces signes d'alarmes,  
Vite à ses armes  
Opposons

Des fleurs et des festons.

L A S É N É C H A L E.

Par ces métamorphoses  
Trompons nos ennemis.  
Combattre avec des roses  
Aux femmes est permis.

C H Œ U R.

Hu ! gai, gai, gai, etc.

LE SÉNÉCHAL.

Mais la suite, madame, la suite.

Lorsque femme s'expose  
À ce combat fleuri  
Au diable va la rose  
Et le reste au mari.

CHŒUR.

Eh ! gai, gai, gai, etc.

BERTHOLD.

Écoutez donc, confrère.

Si ceci vous chagrine  
J'y sais un bon moyen,  
Allons à la cuisine,  
Qui dine n'entend rien.

LE SÉNÉCHAL.

Je n'ai pas faim.

Eh ! gai, gai, gai, etc.

(*On entend frapper trois coups en-dehors.*)

LA SÉNÉCHALE.

Le signal convenu ! éloignons-nous. (*A Pierre.*) Toi, Pierre, reste pour ouvrir la porte à Suffolk.

PIERRE.

Pas si bête, il m'a vu de trop près.

BERTHOLD.

Moi, je m'en charge.

LE SÉNÉCHAL.

Oni ; restez pour ouvrir ; (*à part.*) moi, je ne les perdrai pas de vue.

## SCÈNE IX.

BERTHOLD, SUFFOLK.

(*Ici le bruit des cloches, des chants joyeux se font entendre dans le lointain, et se prolongent pendant l'entrée de Suffolk.*)

BERTHOLD, ouvrant la porte du fond du théâtre, qui conduit dans les fossés de la ville.

Monseigneur ; soyez le bien venu.

SUFFOLK, n'avancant qu'à peine.

Ah ! ah ! d'où viennent ces sons joyeux, ces chants d'allégresse ?

BERTHOLD.

Eh! mon dieu, monseigneur, de la joie publique; la paix est décidée, vous devez savoir cela.

SUFFOLK.

Qui êtes-vous ?

BERTHOLD, *avec un air de mystère.*

L'homme de confiance de madame la sénéchale,

AIR : *Dans les Gardes Françaises.*

Elle m'a dit d'attendre  
Ici certain signal,  
Que me ferait entendre  
Un fameux général ;  
Un preu que l'on renomme  
Qui veut le bien de tous ;  
Enfin un honnête homme,  
Dirai-je que c'est vous ?

SUFFOLK, *lui donnant une bourse.*

Allez.

BERTHOLD, *refusant la bourse.*

Ah! monseigneur.

SUFFOLK, *la lui jetant.*

Allez, vous-dis-je.

BERTHOLD, *attrapant la bourse.*

Les braves gens que ces Anglais! ils paient toujours pour être battus.

(*Il sort, et la remet à Pierre, qui est au bord de la coulisse en-dehors.*)

## SCENE X.

SUFFOLK, ensuite STORP.

Par Saint-George, ma ruse a parfaitement réussi : ces signes non équivoques de la joie publique, ces fleurs, ces guirlandes jusqu'en ce lieu; Dunois, Jeanne d'Arc et Bastol, mon fidèle écuyer, que je viens d'apercevoir hors des portes, tout me prouve que l'inspirée cette fois n'a pas vu plus loin qu'un autre. — Il ne s'agit donc que d'être un moment sur mes gardes.

(*Il ouvre la porte du fond et appelle.*)

Hola, Storp ?

STORP, *paraissant avec quelques soldats anglais.*

Général!

SUFFOLK, *aux soldats.*

Soyez en force à cette porte, pour parer à toute surprise; (*A Storp.*) et, sitôt que la fausse attaque que je viens de commander vers le camp du roi, pour y attirer Dunois et Jeanne d'Arc, s'annoncera par le bruit du canon, que le reste de mon armée, se glissant par les fossés, pénètre ici en toute sûreté.

S T O R P.

Il suffit.

(*Il se retire avec les soldats.*)

SUFFOLK, *fermant la porte de la poterne.*

Mais, voici la sénéchale.

## SCENE XI.

### LA SÉNÉCHALE, SUFFOLK.

S U F F O L K.

Ah! madame, que ne vous dois-je pas pour la faveur que vous daignez m'accorder.

LA SÉNÉCHALE.

Ce n'est point faveur, sire Suffolk: l'empressement que je mets à vous voir est un hommage que toute Française voudrait rendre comme moi au pacificateur de sa patrie.

S U F F O L K.

Ah! vous êtes trop bonne.

LA SÉNÉCHALE.

Comment donc?

AIR : *du Petit Matelot.*

Pour une œuvre si méritoire  
Vous devais-je moins de bonté?  
Vous interrompez votre gloire.

S U F F O L K.

C'est peu de chose en vérité.

LA SÉNÉCHALE.

Dans votre bienveillance extrême  
Vous trouvez jusques au moyen  
e me rendre un époux que j'aime.

SUFFOLK.

Ah! madame c'est moins que rien.

Mon amour, vous le savez, ne connaît pas de sacrifices  
qu'il ne voulût vous faire.

LA SÉNÉCHALE.

Ah! de grace, milord, ne parlons pas de votre amour;  
c'est une plaisanterie qui n'est plus de saison.

SUFFOLK.

Et pourquoi donc?

LA SÉNÉCHALE.

Puisque la paix est faite, vous n'avez plus besoin que je  
croye à des sentimens qui courent les portes de toutes les  
villes que l'on assiège.

SUFFOLK.

Mais, madame, me croyez-vous....

LA SÉNÉCHALE.

Je vous crois un excellent général, sire Suffolk; mais  
voilà tout

*( Pendant le complot, Suffolk se promène avec inquiétude et semble écouter avec attention ce qui se passe en dehors. )*

AIR; *Vaud. de M. Guillaume.*

Un chef d'armée a vraiment bien affaire.  
D'ouvrir son âme à des soupis bourgeois!  
Chez lui tout est usé de guerre,  
Tout sert de voile à ses exploits.  
Non ces messieurs ne sont pas si faciles  
A s'enflammer pour nos beaux yeux.  
S'ils font la cour à la porte des villes  
C'est pour les prendre mieux.

SUFFOLK, *il témoigne encore plus d'inquiétude.*

Par St.-Georges, die dit vrai. — Mais je n'entends rien!

LA SÉNÉCHALE.

Il en est encore qui poussent la gaité un peu plus loin,  
et qui, pour entrer dans une ville, trouvent bien plus plai-  
sant d'employer une femme qu'un boulet de canon. C'est  
bien mal connaître les Françaises; n'est-ce pas, comte de  
Suffolk?

SUFFOLK, *à part.*

Ouais , aurait-elle plus d'esprit que je ne pensais ? — Le signal tarde bien. (*Il va vers la porte du fond.*)

LA SÉNÉCHALE,

Qu'avez-vous donc , général ?

SUFFOLK , *revenant.*

Oh' rien , madame.

LA SÉNÉCHALE.

Vous paraissez inquiet.

SUFFOLK.

J'avoue que vos doutes , vos rigueurs ... ne me laissent pas sans émotions , et je vois qu'il faut jurer sérieusement à vos pieds.

LA SÉNÉCHALE.

Ah! milord , c'est inutile.

SUFFOLK.

Non , madame , il faut que j'y tombe. (*à part.*) Orléans vaut bien un faux serment.

LA SÉNÉCHALE.

Y pensez-vous ?

SUFFOLK.

Oui , madame ; que ce baiser déposé sur votre main...

## SCÈNE XII.

Les mêmes , LE SÉNÉCHAL.

LE SÉNÉCHAL, *paraissant tout-à-coup.*

Un baiser ! alte-là , c'est trop fort.

SUFFOLK , *en riant.*

Ah' ah! c'est toujours le cher sénéchal ; (*après un moment de silence.*) mais , maligne dame , auriez-vous eu l'in-de vous jouer de moi ?

LE SÉNÉCHAL.

Pourquoi non ?

(*On entend quelques coups de canon.*)

SUFFOLK , *avec joie.*

Ah! — eh! bien , railleurs , vous n'êtes que mes seconds.

LE SÉNÉCHAL *et sa femme.*

Qu'est-ce à dire ?

(*Le canon continue.*)

( 63 )

SUFFOLK.

AIR : *Où allez-vous ?*

Ah ! vous aimez les grands moyens  
Et les perfides entretiens,  
Vous en faites l'annonce,  
C'est bien.  
Mais voici ma réponse,  
Vous l'entendez bien.

*(Le canon redouble.)*

LE SÉNÉCHAL.

Quel est donc ce bruit ?

SUFFOLK.

Bagatelle, ce sont mes gens qui célèbrent mon entrée  
dans Orléans.

*( Il va ouvrir la porte du fond. )*

LE SÉNÉCHAL.

Votre entrée ?

SUFFOLK.

Oui, voici l'instant où je m'en empare, *( Il tire son épée. )*  
et toute mon armée est à cette porte. Entrez Arundel,  
Strafford, Salisbury, soutiens de l'Angleterre.

### SCENE XIII.

Les Mêmes, JEANNE D'ARC, DUNOIS, CHARLES VII,  
CHABANNE, POTHON, LAHIRE, Peuple d'Or-  
léans, pages, soldats.

*( On voit paraître à travers la porte l'armée fran-  
çaise, et en avant Charles, Jeanne, Dunois, etc. )*

CHOEUR, dans les souterrains.

Vive France, vive Charles sept.

SUFFOLK, voyant entrer les Français.

Que vois-je ?

JEANNE D'ARC.

Suffolk rends ton épée.

*( Par toutes les coulisses on voit entrer des soldats  
qui entourent Suffolk. )*

SUFFOLK, rendant son épée à Jeanne.

Damnation.

JEANNE D'ARC.

Gentil dauphin.

*AIR. Partant pour la Syrie.*

Quand reçus de mon maître  
Noble fer qu'il portait,  
Je dis, mourrai peut-être,  
Mais paierai ce bienfait.  
Le ciel ne m'a trompé  
En mes ardens souhaits  
Pacquette ton épée  
Par celle de l'Anglais.

( Elle lui présente l'épée de Suffolk. )

C H A R L E S.

Je la reçois. — Comte de Suffolk, vous êtes mon prisonnier, mes braves au lieu de répondre à la fausse attaque que vous aviez dirigée sur mon camp, ont marché sur votre armée : Surprise et engagée en nos fossés, elle n'a pu résister, sa déroute est complète : mais à dieu ne plaise, que je veuille abus r de ma victoire ; retournez vers le duc de Bedford et disposez-le à accepter une paix qui peut encore vous être honorable.

( Il lui rend son épée. )

S U F F O L K.

Par St.-Georges, sire, j'y mettrai mes soins, car vrai dieu vous avez plus d'esprit que nous.

( Ils sort et quelques chevaliers lui servent d'escorte. )

C H O E U R.

*Air nouveau.*

Honneur à Charle, à sa troupe invincible,  
L'Anglais enfin subit sa loi.  
pour le Français rien d'impossible  
Lorsqu'il est guidé par son roi.

## SCENE XIV ET DERNIERE.

Les Mêmes, excepté SUFFOLK.

C H A R L E S.

Habitans d'Orléans ! je n'oublierai jamais votre honorable résistance. Mais toi, brave Jeanned'Arc, tes exploits brillans, le service que tu viens de me rendre te valent prompte récompense ; c'est devoir pour mon cœur, c'est besoin pour mon trône que je te fixe près de moi ; choisis donc parmi mes plus nobles chevaliers celui que tu veux honorer du nom de ton époux.



J E A N N E D' A R C.

Moi , sire , j'oserais concevoir tel désir.

A I R :

Je suis née au village ,  
Obscurs sont mes parents :

C H A R L E S.

Tu t'es par ton courage  
Placée aux premiers rangs.

J E A N N E D' A R C.

Humble et simple bergère.

C H A R L E S.

Tu bats nos ennemis.

J E A N N E D' A R C.

Je n'ai maison ni terre.

C H A R L E S.

Tu sauves ton pays.

A I R : *Prenons d'abord l'air bien méchant.*

Ne crains pas d'élever trop haut

Tes vœux et ma reconnaissance ,

Chacun ici sait ce que vaut

L'honneur d'une telle alliance.

Le sort eut beau te mal placer ,

Ta gloire à l'orgueil doit suffire ,

Et l'on reçoit sans s'abaisser

La main qui relève un empire.

D U N O I S

Vrai dieu ! sire , c'est penser royalement.

C H A B A N N E.

Et si pour réparer mes torts envers l'héroïne , mon roi  
me permet de me mettre sur les rangs.....

C H A R L E S.

Qu'on la laisse répondre.

J E A N N E D' A R C.

Sire , dieu , m'est témoin combien j'honore les amis de  
mon roi , il est même tel d'entre eux que ma vraie amitié  
suivra partout , mais pour ce qui est d'hymen , il n'est  
heure d'y penser. Dieu m'a donné plus noble mission.  
Braves amis , remplissons dès ce moment le plus cher et  
le dernier de mes désirs ! allons faire sacrer à Rheims notre

roi , que je voye le bonheur de la France , et que dieu d  
pose ensuite à son gré de celui de Jeanne d'Arc.

C H Œ U R F I N A L.

Honneur à Charles , à sa troupe invincible ,  
L'Anglais enfin subit sa loi.  
Pour le Français rien d'impossible  
Quand il est guidé par son roi.

J E A N N E D' A R C , *au public.*

AIR : *du Pot de fleurs.*

Du sein d'une obscure chaumière  
Accusant pour venger mon roi ,  
Aux cœurs français j'ai voulu plaire  
Ai-je trop présumé de moi ?  
De mes travaux , peuple de France ,  
Je ne demande qu'un seul prix ,  
Quand j'ai battu tes ennemis  
Daigne aux miens imposer silence.

L E C H Œ U R , *reprënd.*

Honneur à Charles , etc.

F I N D U T R O I S I È M E E T D E R N I E R A C T E .